

l'autel de la Vierge, à la galerie de l'orgue plus tard et exécuta des travaux de sculpture dans le soubassement. L'autel de la chapelle des Soeurs Grises, rue Bruyère, lui doit aussi de belles sculptures. Maurice Morisset, qui a écrit une malheureusement trop brève histoire de la cathédrale, raconte que, très âgé, le sculpteur venait s'asseoir aux premiers bancs de l'église, les yeux fixés sur l'oeuvre qui garnissait le sanctuaire, hymne permanent de la beauté au service du Seigneur.

Dans un ouvrage paru en 1975, la Direction des lieux et parcs historiques mentionne le fait que Philippe Pariseau travailla aux sculptures de la Bibliothèque du Parlement.

Des membres de la famille Ouellette ont eu l'amabilité de me donner quelques détails sur le mari de leur tante Joséphine. Petit homme tranquille, fumant sa pipe et faisant peu de bruit, Philippe Pariseau vivait avec sa femme, souvent souffrante, au deuxième étage de la maison habitée, au premier, par la mère de Joséphine, Mme veuve Ouellette née Gauvreau. La maison portait le numéro 322 de la rue Water (Bruyère). C'est là que le sculpteur mourut à 86 ans à l'été de 1938.



Depuis 1883, Mgr Routhier était curé de la paroisse Notre-Dame, succédant au curé Georges Bouillon. Mgr Routhier restera curé de la paroisse pendant vingt-huit ans, un record!

Ainsi, en cette fin de 19ième siècle, la basilique a l'apparence qu'elle a à peu près de nos jours. Une statue de St-Joseph, au portail sud, y sera déposée au début des années dix-neuf cent trente, les portes seront remplacées, le parvis sera modifié beaucoup plus tard mais je parlerai de ces changements dans les tomes qui suivront celui-ci.

À l'époque que nous étudions, Amédée Tremblay, déjà célèbre organiste, remarquable compositeur, charme les oreilles des fidèles et la chorale sous la direction de Napoléon Mathé possède une solide réputation d'excellence.

Plusieurs organistes se sont succédés au clavier depuis les humbles débuts de la chapelle St-Jacques de Bytown. Il est à peu près certain que, dans la modeste chapelle, l'épouse d'Honoré Robillard, née Lorient, accompagnait les chants. Plus tard, vinrent M. Dessert, le chevalier Smith, puis l'abbé Sauvé et, finalement, en 1895 environ, Amédée Tremblay. Pendant un certain temps, Stanislas Drapeau fut maître de chapelle et Ernest Dionne, organiste (1883).

Pour ce qui est de l'église dans son ensemble, on l'a rénovée plusieurs fois, sans toutefois toucher aux beautés du sanctuaire ni aux autels latéraux.

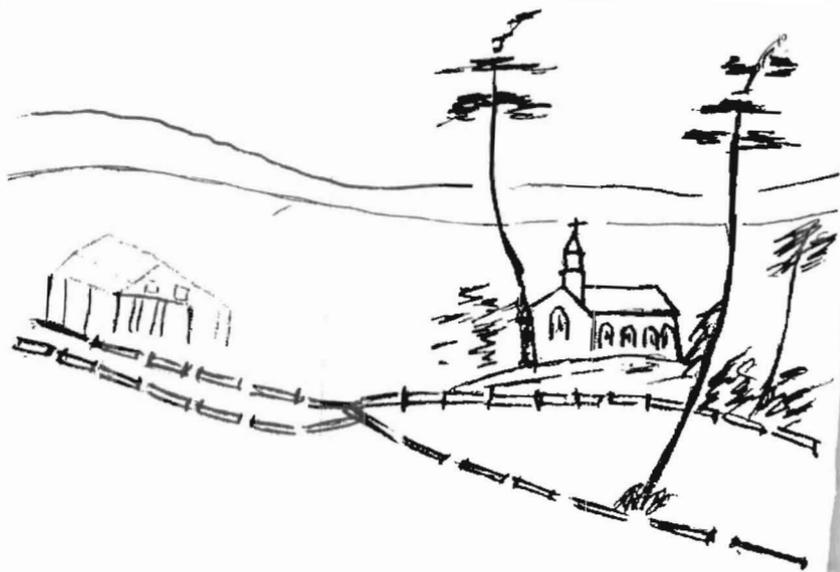
Les grandes orgues furent renouvelées en 1902 par Casavant; une rénovation avait déjà été faite en 1891, quelques années avant l'arrivée du célèbre organiste Tremblay. Depuis, on s'est occupé constamment de sa bonne tenue, l'orgue de la basilique étant un des plus complets que l'on puisse trouver en Amérique du Nord. Succédant à Amédée Tremblay, son élève Wilfrid Charette, fils de la paroisse, fut l'organiste de 1922 à ces dernières années; il eut comme maître de chapelle M. Fortunat Champagne puis les messieurs Nolet, père et fils. Pendant ces années, la maîtrise dirigée par un Frère permettait de mêler les voix claires des jeunes garçons à celles plus graves des hommes dans un ensemble qui attirait les mélomanes. L'excellence de ces chants était renommée de par la ville.

Pour ce qui est des curés de Notre-Dame, après Mgr Routhier vint Mgr Campeau, puis le fils du poissonnier le chanoine R. Lapointe, suivi de O. Lalonde, de Jean Desjardins, de P.E. Charbonneau, de Mgr Audet, de Mgr Gélinau, de Mgr R. Denis et aujourd'hui (1981) d'un jeune et dynamique curé, l'abbé Plouffe.

À Mgr Duhamel, décédé le 5 juin 1909, succéda Mgr Gauthier qui vécut les années tragiques de l'essai d'implantation du Règlement XVII. Messieurs Gauthier, Émard, Forbes, Vachon, Lemieux et Plourde lui succédèrent.

En temps et lieu, je parlerai des transformations qu'a subies, à travers les années, la basilique d'Ottawa. J'ai voulu vous donner ici un simple aperçu de la vie de la belle église qui depuis 1842 s'élève le long du boulevard Sussex, seule église qui, construite du temps de Bytown, montre toujours ses pierres grises et ses hauts clochers dans une Basse ville qui, elle, hélas, a bien changé!

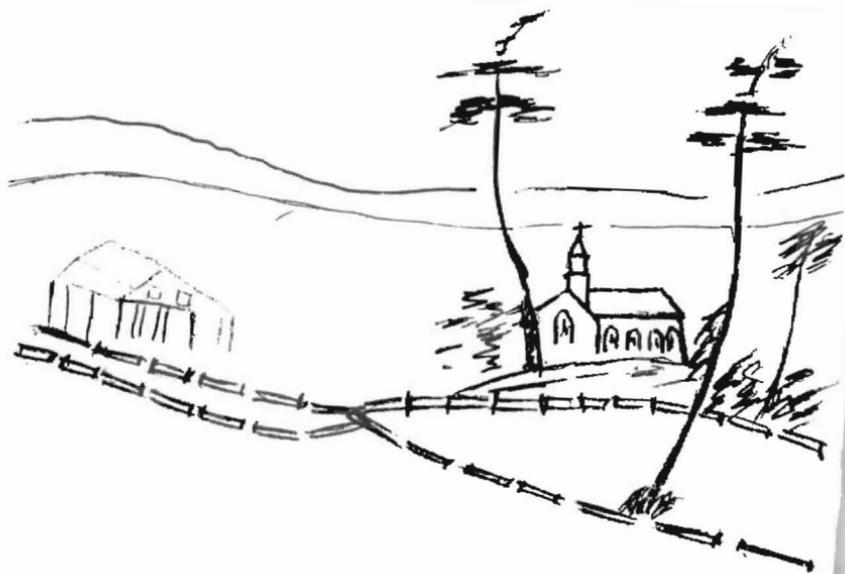
★ ★ ★



La chapelle St-Jacques de Bytown 1832-1846.



La cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, 1842.



La chapelle St-Jacques de Bytown 1832-1846.



La cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, 1842.

Pour ce qui est de l'église dans son ensemble, on l'a rénovée plusieurs fois, sans toutefois toucher aux beautés du sanctuaire ni aux autels latéraux.

Les grandes orgues furent renouvelées en 1902 par Casavant; une rénovation avait déjà été faite en 1891, quelques années avant l'arrivée du célèbre organiste Tremblay. Depuis, on s'est occupé constamment de sa bonne tenue, l'orgue de la basilique étant un des plus complets que l'on puisse trouver en Amérique du Nord. Succédant à Amédée Tremblay, son élève Wilfrid Charette, fils de la paroisse, fut l'organiste de 1922 à ces dernières années; il eut comme maître de chapelle M. Fortunat Champagne puis les messieurs Nolet, père et fils. Pendant ces années, la maîtrise dirigée par un Frère permettait de mêler les voix claires des jeunes garçons à celles plus graves des hommes dans un ensemble qui attirait les mélomanes. L'excellence de ces chants était renommée de par la ville.

Pour ce qui est des curés de Notre-Dame, après Mgr Routhier vint Mgr Campeau, puis le fils du poissonnier le chanoine R. Lapointe, suivi de O. Lalonde, de Jean Desjardins, de P.E. Charbonneau, de Mgr Audet, de Mgr Gélinau, de Mgr R. Denis et aujourd'hui (1981) d'un jeune et dynamique curé, l'abbé Plouffe.

À Mgr Duhamel, décédé le 5 juin 1909, succéda Mgr Gauthier qui vécut les années tragiques de l'essai d'implantation du Règlement XVII. Messieurs Gauthier, Énard, Forbes, Vachon, Lemieux et Plourde lui succédèrent.

En temps et lieu, je parlerai des transformations qu'a subies, à travers les années, la basilique d'Ottawa. J'ai voulu vous donner ici un simple aperçu de la vie de la belle église qui depuis 1842 s'élève le long du boulevard Sussex, seule église qui, construite du temps de Bytown, montre toujours ses pierres grises et ses hauts clochers dans une Basse ville qui, elle, hélas, a bien changé!



l'autel de la Vierge, à la galerie de l'orgue plus tard et exécuta des travaux de sculpture dans le soubassement. L'autel de la chapelle des Soeurs Grises, rue Bruyère, lui doit aussi de belles sculptures. Maurice Morisset, qui a écrit une malheureusement trop brève histoire de la cathédrale, raconte que, très âgé, le sculpteur venait s'asseoir aux premiers bancs de l'église, les yeux fixés sur l'oeuvre qui garnissait le sanctuaire, hymne permanent de la beauté au service du Seigneur.

Dans un ouvrage paru en 1975, la Direction des lieux et parcs historiques mentionne le fait que Philippe Pariseau travailla aux sculptures de la Bibliothèque du Parlement.

Des membres de la famille Ouellette ont eu l'amabilité de me donner quelques détails sur le mari de leur tante Joséphine. Petit homme tranquille, fumant sa pipe et faisant peu de bruit, Philippe Pariseau vivait avec sa femme, souvent souffrante, au deuxième étage de la maison habitée, au premier, par la mère de Joséphine, Mme veuve Ouellette née Gauvreau. La maison portait le numéro 322 de la rue Water (Bruyère). C'est là que le sculpteur mourut à 86 ans à l'été de 1938.



Depuis 1883, Mgr Routhier était curé de la paroisse Notre-Dame, succédant au curé Georges Bouillon. Mgr Routhier restera curé de la paroisse pendant vingt-huit ans, un record!

Ainsi, en cette fin de 19ième siècle, la basilique a l'apparence qu'elle a à peu près de nos jours. Une statue de St-Joseph, au portail sud, y sera déposée au début des années dix-neuf cent trente, les portes seront remplacées, le parvis sera modifié beaucoup plus tard mais je parlerai de ces changements dans les tomes qui suivront celui-ci.

À l'époque que nous étudions, Amédée Tremblay, déjà célèbre organiste, remarquable compositeur, charme les oreilles des fidèles et la chorale sous la direction de Napoléon Mathé possède une solide réputation d'excellence.

Plusieurs organistes se sont succédés au clavier depuis les humbles débuts de la chapelle St-Jacques de Bytown. Il est à peu près certain que, dans la modeste chapelle, l'épouse d'Honoré Robillard, née Lorient, accompagnait les chants. Plus tard, vinrent M. Dessert, le chevalier Smith, puis l'abbé Sauvé et, finalement, en 1895 environ, Amédée Tremblay. Pendant un certain temps, Stanislas Drapeau fut maître de chapelle et Ernest Dionne, organiste (1883).

M. Rochon avait un fils Alphonse, qui avait épousé Mlle Thornburn, d'origine allemande, je crois. Alphonse était aussi sculpteur—il aida son père aux travaux du sanctuaire—mais ne consacra pas toute sa vie à cet art. Cependant, sa descendance conserve plusieurs de ses sculptures sur bois et l'ancienne nonciature apostolique, celle qui se trouve sur le Driveway, a encore une belle rampe d'escalier faite par lui. Vers les années 1890, il fit construire pour sa famille par l'entrepreneur Beaudry, une maison qui existe encore; l'intérieur a été travaillé avec soin et art par son propriétaire. Il s'agit du 150 de la rue St.Patrick, que la famille de Charles-Edmond Lemieux acheta à la mort d'Alphonse, dans les premières décennies de ce siècle-ci, probablement dans les années Vingt.

Flavien et Marie-Louise Rochon eurent plusieurs enfants: Alphonse, Mme C.S.O. Boudreault, de la rue Guigues, Mme Hilaire St-Jacques, Mme E. Soulières, Mlles Clothilde et Joséphine Rochon ainsi que Mme Louis Durocher. Alphonse, seul fils de Flavien, eut plusieurs enfants: Herman, J. Émile, professeur de musique — de violon, je crois — Mme J.S. Pelletier, toujours alerte malgré son âge avancé, Mme Alice Brisebois et Mlle Eva Rochon.

En plus du buffet de l'orgue, Flavien Rochon, très souvent aidé par son fils, fit la décoration du sanctuaire et des deux autels du Sacré-Coeur et de la Vierge. Tous les pinacles, toutes les niches, les moulures, les colonnes, furent fouillés par le ciseau des artistes qui tirèrent du bois des dentelles figées dans la matière. La chaire fut particulièrement soignée. En 1884, André Charlebois fut payé \$140 pour faire l'escalier. On se souvient de cet escalier, gracieux et tournant, par où le prêtre accédait à la chaire. On voit encore cette belle chaire dans le sanctuaire mais l'escalier a disparu. J'ai été également incapable de trouver trace du fameux chandelier pascal, oeuvre de Flavien Rochon. C'était, paraît-il, un chef-d'oeuvre.

M. PHILIPPE PARISEAU était le fils d'un sculpteur sur bois et de sa femme née Virginie Normand. Le père de Virginie était François Normand, graveur dont les oeuvres sont dispersées dans la province de Québec.

Philippe Pariseau vint à Ottawa entre 1875 et 1878, épousant en cette année 1878, à Notre-Dame d'Ottawa, Malvina Lachapelle. Veuf, il se remarie avec Dorilda Martel en 1882. Cette seconde épouse meurt et Pariseau se marie avec Joséphine Ouellette.

M. Pariseau qui, paraît-il, était de très petite taille avec une grosse moustache tombante, fit les stalles de la cathédrale; d'après les notes de Mgr Bouillon, l'artiste travailla aussi à

morts de la ville d'Outremont, sa meilleure oeuvre. Célibataire, Henri mourut en 1966 à Montréal.

Un autre fils de Louis-Philippe Hébert, Adrien, né en France en 1890 pendant un des nombreux séjours que ses parents firent à Paris, fut un très bon peintre, doué d'un entrain et d'une personnalité dynamiques. Adrien Hébert exécuta des oeuvres excellentes qui furent l'objet de plusieurs expositions. La Galerie nationale à Ottawa possède de lui "Les jardiniers du couvent". Adrien mourut en 1967.

La vie de Philippe Hébert a été écrite (Fidès 1973) par Bruno Hébert. On y mentionne, en détail, ses oeuvres et, surtout, les grandes statues que, très jeune, il exécuta pour le sanctuaire de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Chacune y est décrite et on voit, par là, que ce fut une oeuvre remarquable. Les bas-reliefs qui sont d'une exécution et d'un goût parfaits passent pour être des chefs-d'oeuvre.

Parlons maintenant des ROCHON, FLAVIEN et ALPHONSE. J'ai déjà parlé de Flavien, en mentionnant la maison qu'il a toujours habitée à Bytown puis à Ottawa. Il semble que Flavien Rochon, né à Ste-Thérèse, est venu d'abord ici avec Casavant qui, si vous vous souvenez, a installé l'orgue. C'était vers 1848-49. Est-ce à ce moment-là que Flavien a rencontré sa dulcinée? Toujours est-il qu'en 1850, il épousa Marie-Louise Bastien, fille du sacristain de l'église Notre-Dame. M. et Mme Philibert Bastien habitaient la petite maison de bois qui existe encore en face du portail sud de l'église. Le vieux couple se donna à Marie-Louise et à son mari qui continuèrent toute leur vie à habiter cette minuscule demeure. Flavien Rochon, comme tout menuisier à l'époque, construisait des cercueils aux dimensions exactes du trépassé, mais son talent de sculpteur se donna libre cours lorsqu'on lui demanda de travailler à la décoration du sanctuaire. Il y consacra près de douze ans de son existence. Travailla-t-il à la décoration de la bibliothèque du Parlement? C'est probable. Vers la fin de sa vie—il mourut en 1902—on lui demanda de sculpter la statue représentant la justice, que les autorités désiraient placer au pignon du palais de justice. Rochon se refusa; il était vieux, ses yeux ne sauraient ciseler les traits fins d'un visage; les yeux d'une telle statue lui semblaient particulièrement difficiles à exécuter. On l'assura que la justice est aveugle et devrait porter un bandeau sur les yeux. L'artiste consentit à faire la statue, qui orna longtemps le fronton du Palais de Justice, rue Daly. Faite en bois, s'effritant à cause des intempéries, elle fut retirée de son pinacle il y a une vingtaine d'années peut-être.

construction de la cathédrale d'Ottawa. Il faut dire ici que la cathédrale était construite depuis plusieurs décennies lorsque l'abbé Bouillon fut chargé de l'embellissement de l'intérieur de l'édifice, y compris le fameux sanctuaire et les autels latéraux. Et, ceci, de 1879 à 1885 environ, la construction de l'église ayant tout de même commencé en 1842 pour se terminer en 1846.

Il semblerait que les différentes sociétés charitables et sociales dont s'occupait le chanoine Bouillon lui étaient redevables de ses bons soins. Ainsi lorsque en 1883, il décide d'aller passer quelque temps en Europe, plusieurs organismes se groupent, lui offrent une bourse et organisent un voyage sur un bateau qui descend l'Outaouais jusqu'à Montebello où on lui dit adieu après avoir chanté ses louanges tout au long du parcours, "Le Canada" rapporte ces faits dans tous leurs détails, en ne manquant pas de souligner le talent de celui qui a entrepris une importante rénovation de l'intérieur de la cathédrale.

Ce fut à la gloire du chanoine Bouillon d'avoir su choisir, pour orner le sanctuaire de son église, un talentueux sculpteur dont le jeune talent, mis au service d'une belle cause, donne encore aujourd'hui aux yeux éblouis un spectacle à nul autre pareil... Ce sculpteur fut Louis-Philippe Hébert.

HÉBERT — Louis-Philippe Hébert, fils de l'Acadie, était né en 1850 à Ste-Sophie d'Halifax. Il commença à tailler le bois avec un canif à l'âge de sept ans. Après quelques années passées aux États-Unis, il se joignit à la troupe des Zouaves. Le jeune homme de dix-neuf ans se remplit les yeux des beautés de la Rome antique. Ce fut en souvenir de ces mois de jouissance artistique qu'il sculpa, et fit couler dans le bronze, la statue d'un zouave.

Élève de Napoléon Bourassa, Hébert le seconda dans la décoration d'église, la sculpture de bas-reliefs. Son amour de l'histoire lui fit souvent choisir des sujets s'y rapportant. À Ottawa, on doit au ciseau de Hébert les très belles statues de Sir George-Étienne Cartier, de la reine Victoria et de John A. Macdonald, qui se trouvent sur la colline du Parlement. En collaboration avec Hamilton MacCarthy, il exécuta la statue d'Alexander Mackenzie.

Marié à Marie Roy de Montréal, Louis-Philippe Hébert fut le père d'Henri, né en 1884. C'est lui qui fit la statue d'Évangéline que son père avait dessiné, et il exécuta beaucoup d'autres oeuvres de valeur dont le monument aux

Le jeune homme se dirigea ensuite vers la prêtrise. Il étudia la théologie au séminaire d'Ottawa et au Grand séminaire de Montréal où, en 1874, il fut le premier prêtre ordonné par Mgr Fabre.

On le nomma ensuite vicaire à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa; il fut curé de la paroisse de 1878 à 1883 puis procureur de l'archevêque de cette date à 1896. Il fut nommé chanoine en 1889, prit sa retraite en 1907 et mourut à Ottawa le 7 avril 1932.

Talentueux architecte de l'embellissement de la cathédrale, il en fut l'âme dirigeante de 1879 à 1885 spécialement, lorsque le fameux sanctuaire fut érigé. Le lecteur trouvera dans les pages qui précèdent tous les détails voulus sur le travail d'importance qui s'effectua alors.

Georges Bouillon ne cessa jamais de s'intéresser à l'architecture religieuse, art pour lequel il était éminemment doué comme en font foi les nombreuses chapelles, églises et couvents dont il traça les plans et surveilla les travaux de construction dans la région mais aussi en dehors des frontières de l'Ontario. La ravissante chapelle du Couvent de la rue Rideau a été dessinée par lui, ainsi que l'église Notre-Dame de Lourdes, chemin de Montréal, l'église St-Jean Baptiste, celles de Luskville, d'Aylmer, de la Gatineau, et le couvent des Dominicains. "Le Canada ecclésiastique" mentionne aussi, en ce qui concerne les travaux de Mgr Bouillon, les églises du Bic, de Trois-Pistoles et l'évêché de Rimouski.

Lorsqu'il mourut le 7 avril 1932, à 91 ans et 9 mois, il était le doyen des prêtres du Canada. Pendant quelques années—de 1926 à 1931—il s'était retiré au Monastère des Dominicains à Montréal, mais il revint à Ottawa un an avant sa mort et se retira à l'Hospice St-Charles. Il est enterré au cimetière Notre-Dame d'Ottawa.

Plusieurs citoyens qui habitaient, dans leur enfance, les environs de la cathédrale, se souviennent d'avoir servi la messe du chanoine Bouillon durant les années Vingt. Le vieux prêtre, qui gardait une belle tête blanche et possédait un caractère pas toujours angélique... disait la messe au couvent des Soeurs de la Sainte-Famille et amadouait les enfants de chœur un peu craintifs en les appelant "mes petits" et en leur offrant des bonbons ou une pomme.

Les biographies de ce prêtre doué ne sont pas toujours exactes; par exemple, dans "Le Canada ecclésiastique" de Allaire, il est dit que Mgr Bouillon traça les plans et surveilla la

Les grands travaux pour la décoration du sanctuaire et des autels sont terminés et on voit maintenant de moins en moins le nom des sculpteurs quoique Pariseau travaille, en 1894, à décorer le soubassement de l'église. Deux ans plus tôt, lui et Gustave Hudon, menuisier, avaient exécuté la galerie de l'orgue.

Cependant, si son travail de beauté dans le chœur est terminé, Rochon est appelé à faire des réparations diverses à l'église et à l'archevêché. Pour sa part, Gilbert Julien effectue pour \$100 des réparations aux calorifères. On s'occupe des moulures dans les tambours, on surélève la clôture de pierre et, en 1889, la statue de Mgr Guigues est faite par Verrebot. Marier est payé \$400 pour faire le piédestal.

Vers le même temps—en 1890—on construit une armoire pour les reliques, un piédestal pour le chandelier pascal, etc.

La haute plinthe de bois, artistement décorée dans sa partie supérieure, et qui court tout le long de l'église, est l'oeuvre de Ambroise Gagnon, remarquable ébéniste qui habita pendant quelques années une maison qu'il avait construite lui-même au 106 de la rue Guigues. Il fit également les portes de la cathédrale mais je pense que ces portes ont été remplacées, dans le même style que les premières.

Les comptes du Chanoine Bouillon et par conséquent les détails de l'importante rénovation qui transforma l'intérieur de la basilique, se terminent en 1896. On voit que l'artisan le plus constamment employé, à part les sculpteurs sur bois, fut Archambault dont on ne donne pas le prénom dans les comptes mais qui fut probablement Borromée. Sa soeur Irmine avait épousé David Bastien, frère de Mme Flavien Rochon, épouse du sculpteur Flavien.

Ci-après, vous trouverez des informations plus détaillées sur les principaux artistes qui ont travaillé à l'embellissement de la cathédrale durant les dernières décennies du 19^{ième} siècle.

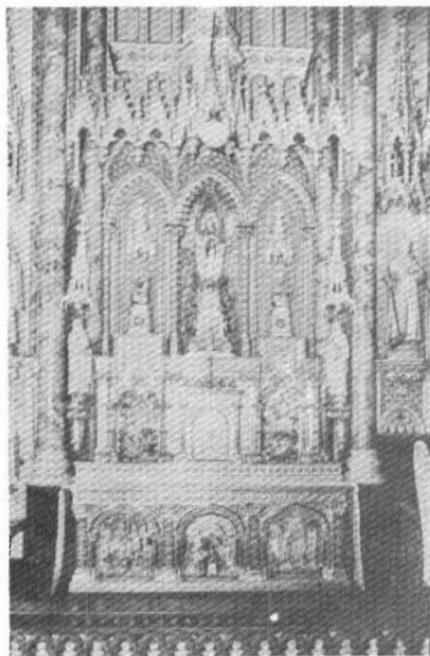
BOUILLON — Je me dois de vous donner ici une biographie aussi complète que possible de celui dont la belle tête apparaît sur la couverture de ce Tome III de l'histoire d'Ottawa.

Né à Rimouski, ou plutôt au Bic, comté de Rimouski, fils de cultivateur et de Marie des Anges de Lavoie, Georges fut d'abord Frère des Écoles chrétiennes. Vers 1864, il fit un stage à Mexico où son supérieur l'avait envoyé comme professeur de dessin et de calligraphie, sur la demande de l'empereur Maximilien, et par l'intermédiaire du Pape Pie IX.



Sanctuaire de Notre-Dame d'Ottawa. Christ en gloire, oeuvre de P. Hébert.
Sculptures sur bois de F. Rochon. (Gracieuseté "Le Droit", Gilles Benoit, photographe.)

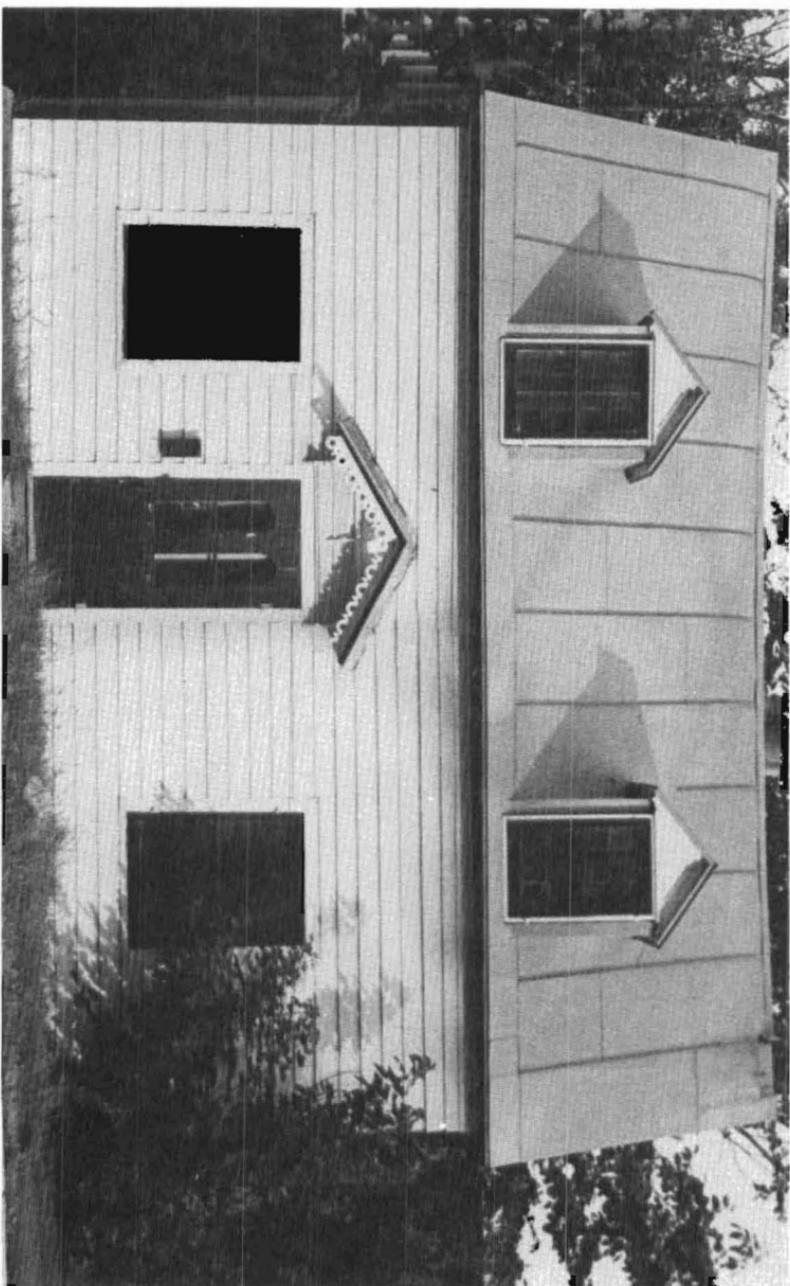
Sanctuaire de Notre-Dame
d'Ottawa. Stalles en acajou,
oeuvre de Philippe Pariseau.
(Gracieuseté "Le Droit", Gilles Benoit,
photographe.)



Cathédrale Notre-Dame d'Ottawa.
Autel de la vierge.



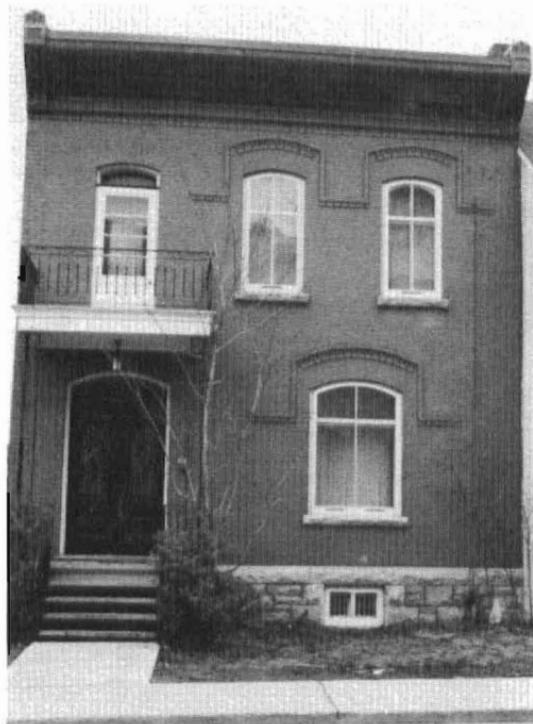
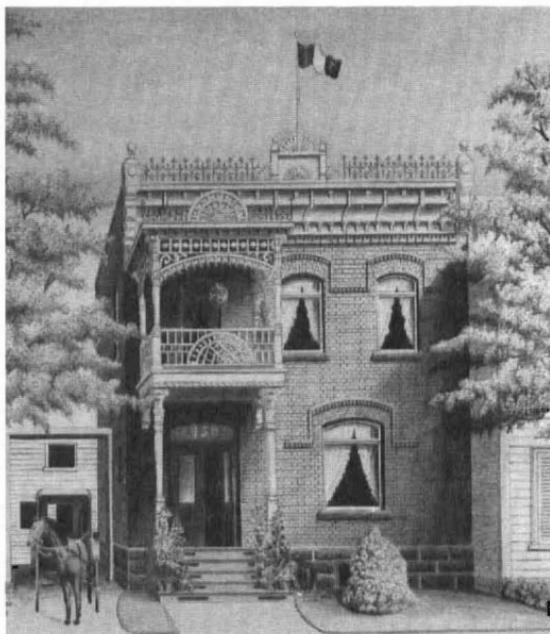
La famille de Flavien Rochon et de Marie-Louise Bastien. Photo prise vers 1890. De gauche à droite: Joséphine, Alexina (Mme Durocher), Flavien Rochon, Eugénie (Mme St-Jacques), Clothilde, Alphonse (M. Thornburn), Mme Flavien Rochon, Victorine (Mme Boudreault) et Agnès (Mme Soulière).



La maison du 138 de la rue St-Patrick habitée par la sculpteur sur bois Flavien Rochon, de 1850 à 1902.

(Photo Michel Lafleur)

150 St-Patrick. Maison construite avant 1900 par Oscar Beaudry pour Alphonse Rochon, sculpteur sur bois, fils de Flavien. La façade est l'oeuvre d'Alphonse Rochon, le dessin en date de 1908 est du chanoine Bouillon. A remarquer sa tête dans le médaillon.



150 St-Patrick aujourd'hui. Maison occupée depuis plus de cinquante ans par la famille de Charles-Edmond Lemieux.

CHAPITRE V

1879 Parution du journal "Le Canada" — Les Canadiens français — Décès de Lamira Dow Billings — Aménagement du terrain des Soeurs au cimetière N.D. — Fondation de l'Asile Bethléem — Lever du Gouverneur général — Fins d'année dans les écoles — Nouvel Atlas — Divers.

Quelques semaines après la disparition du journal d'appartenance libérale "Le Fédéral" et du journal conservateur "La Gazette d'Ottawa", voici le 20 octobre le premier numéro du "Canada". C'était, à Ottawa, le deuxième du nom, le premier "Canada" ayant paru de 1865 à 1869. Joseph Tassé, plus tard député du parti conservateur et sénateur, fut le rédacteur en chef du nouveau journal et C.D. Thériault, l'administrateur. Il était imprimé au 445 de la rue Sussex. En 1880, le journal ne fut publié que trois fois la semaine et devint la propriété de la Compagnie d'Imprimerie d'Ottawa. Un an plus tard, Auguste Marion remplace un comité de rédacteurs. Le 2 juillet 1882, "Le Canada" est publié chaque jour et, en 1883, les bureaux se trouvent au 524 de la rue Sussex.

Chose curieuse! De conservateur qu'il était, le journal "tourna capot" en 1891 et devint libéral, avec Flavien Moffet comme rédacteur. Il disparut en mars 1896. J'ai tiré ces renseignements de l'ouvrage de l'archiviste Audet sur les journaux d'Ottawa au siècle dernier. Mais, rien n'est plus emmêlé que l'historique de la presse ici. Dans son numéro de mars 1973, la revue "Asticou" note que Flavien Moffet avait débuté en 1882 au "Canada" dont il fut le rédacteur l'année suivante. Ceci ne cadre guère avec ce que dit Audet. D'ailleurs "Asticou" note que, dans l'étude faite sur la presse à Hull, on a découvert que les historiques qui existaient étaient incomplets et inexacts et ont induit en erreur les historiens.

Des journaux humoristiques parurent aussi en 1879 mais eurent une vie éphémère, tels "Le Triboulet" et "Le Fantasque".

La salle des journaux aux Archives nationales possède les numéros du "Canada" à partir de sa fondation et j'en ai lu quelques-uns avec attention. Sur quatre pages, deux sont entièrement consacrées à des annonces, mais les deux autres pages donnent d'abondantes nouvelles sur les Canadiens français qui habitent la ville.

Ainsi, j'apprends, en ce qui concerne la vie intellectuelle des nôtres, qu'Augustin Laperrière fait jouer à Québec, à Lévis et à Montréal "Les pauvres de Paris". Benjamin Sulte publie dans "Le Canada" de nombreux articles: "La Rivière des Algonquins", "La rivière des Outaouais", "Les Chutes du Niagara" et un feuilleton "Les fleurs fanées". On annonce la deuxième édition du livre de Joseph Tassé: "Les Canadiens de l'Ouest".

Il y a des mariages... Le futur sénateur Pascal Poirier épouse Anna Lusignan. Il y a des baptêmes... la femme du Dr Valade donne naissance à une fille. Mais, il y a aussi des décès, qui voient disparaître quelques-uns des pionniers de Bytown. Le colonel Joseph Aumond, "le roi du bois", meurt le 10 novembre, Madame Aumond étant décédée en 1875. Tout ce qu'Ottawa compte de citoyens importants assiste aux funérailles à l'église St-Joseph, y compris le peintre François Desloges et l'ancien propriétaire de carrières de pierre Antoine Robillard. Tous deux, dit-on, ont été témoins des premiers pas incertains du pauvre village, avant même que le canal soit terminé en 1832.

André Leroux-Cardinal² meurt aussi en 1879 tandis qu'au début de l'année, s'éteignait la Supérieure générale des Soeurs Grises, Mère Marie-du-Sacré-Coeur, remplacée par Mère Joséphine Phelan, née en Irlande, nièce de l'évêque de Kingston. Vous souvenez-vous d'avoir lu à la page 206 de "Bytown" que Mère Bruyère avait refusé d'accepter une jeune fille qui désirait entrer en communauté mais qui ne parlait pas le français? Voilà que cette intrépide jeune personne se mit à la tâche, étudia notre langue, entra en communauté et un peu plus de trente ans plus tard, devenait Supérieure générale des Soeurs Grises. Elle le restera jusqu'en 1884.



J'ai dit que, petit à petit, les pionniers de Bytown quittaient la scène du monde pour rejoindre, nous l'espérons, l'autre plateau

¹ "Bytown", pages 303 et 304

² "Ottawa 1855-1876", page 255

où évoluent, munies d'un corps éthéré et d'ailes transparentes, les âmes des trépassés. Ainsi, Lamira Dow Billings, épouse du pionnier Braddish Billings, meurt en 1879, quinze ans après son mari³. Dans la maison Billings qui existe encore, étant la plus ancienne propriété en bois de la ville, cette dame a laissé le souvenir d'une femme énergique. Sa fille, Sabra qui, petit bébé, avait expérimenté la dangereuse descente des chutes de Hog's Back, resta célibataire. Elle aussi était énergique, cultivée et intelligente. Ses frères, Braddish, Elaknah, Samuel et Charles et ses soeurs se marièrent et continuèrent, jusqu'à la cinquième génération, à habiter la belle maison maintenant restaurée et propriété de la ville d'Ottawa. Voici un monument élevé à l'esprit d'aventure, à l'ingéniosité et au travail ardu d'une belle famille pionnière.

Dans la maison, transformée en musée, on voit la photo de Lamira Dow Billings. Sous les bandeaux plats et dans le visage aux traits sévères, les yeux expriment une volonté dont elle donna un bel exemple en élevant sa nombreuse famille. On dit que, vieux, Braddish ne voulut jamais "faire tirer son portrait" comme on disait. Cependant, on prit une photo du vieux pionnier dans sa tombe lorsqu'il mourut en 1875, mais la famille a cru plus délicat de ne pas l'afficher sur les murs du musée.



Les Soeurs du Bon Pasteur avaient aménagé, dans l'enclos de leur monastère, en bordure de la rivière Rideau, un cimetière pour les membres de leur communauté. En 1876, le petit cimetière contient aussi les restes des Soeurs Grises. Trois ans plus tard, Mgr Duhamel assigne aux Soeurs Grises un terrain dont l'aménagement avait commencé quelques années auparavant dans le nouveau cimetière Notre-Dame, le long de ce qui est devenu le boulevard St-Laurent. Le 29 avril 1879, les corps de Mère Bruyère et de Mère Marie-du Sacré-Coeur sont enlevés du caveau de la cathédrale et transportés au nouveau cimetière. Au printemps suivant, les cerceils déposés dans celui du Bon-Pasteur seront aussi transportés chemin Montréal.



Ce fut cette même année 1879 qu'une autre oeuvre fut fondée par les Soeurs Grises: celle des enfants trouvés. Dans une maison de 23 x 28 pieds, à deux étages, rue Chapel, à l'endroit où se situe actuellement l'école Ste-Anne, deux religieuses, Soeurs Sainte-

³ "Bytown", pages 303 et 304

d'Irlandais victimes du terrible typhus et aussi, certainement, d'autres catholiques.

★ ★ ★

Divers

— Dans des circonstances tragiques et à la consternation du monde entier, le Prince impérial, seul fils de feu Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, depuis longtemps en exil en Angleterre, meurt sous les lances des Zoulous. Ce Bonaparte de 23 ans se battait sous l'uniforme anglais et c'est dans une obscure échauffourée que périt le rêve de restauration du régime impérial de France.

— Dans son studio du New Jersey, Thomas Alva Edison, âgé de trente ans, invente la lumière électrique, qui révolutionnera le monde. Depuis plusieurs mois, l'inventeur génial - n'oublions pas qu'il n'aura eu, très pauvre, qu'une scolarité réduite à trois mois d'école primaire - cherchera le moyen de faire brûler un filament dans une boule de verre, pour remplacer les brûleurs à gaz des rues et des usines et la pâle lampe à l'huile des maisons. Lorsqu'il découvre que créer le vide dans son globe de verre donnera au filament de carbone une luminosité suffisante, la lumière électrique est créée. On est au 21 octobre 1879. Peu de temps auparavant, Edison, déjà célèbre, a inventé le phonographe. Lorsque la prestigieuse invention de l'électricité rejoindra nos rives, je le mentionnerai, mais quelques années s'écouleront encore avant que la chose se produise.

— Le poète exilé Joseph-Octave Crémazie s'éteint tristement en France en 1879.

— La paroisse St-Thomas de Lefavre est fondée et, dans la nouvelle église, l'abbé Rémi Prud'homme, plus tard curé de la paroisse Ste-Anne à Ottawa, dira la messe le 8 décembre 1879. L'église brûlera en 1922 et sera remplacée par l'église actuelle. La paroisse de Lefavre est la 8ième fondée dans le comté de Prescott. La précédente, celles de l'Orignal, Curran, St-Eugène, Fournier, Alfred, Plantagenet et Vankleek Hill.

CHAPITRE VI

1880 Conditions de vie — Construction de l'hôpital Ste-Anne — Changement de vocation de l'ancien hôtel MacArthur — Rideau Hall — Sur la colline — Arrivée de M. de Celles & fondation du Cercle des Dix — Les Canadiens français — Divers

Voici le commencement d'une décennie qui verra des améliorations dans le mode de vie de la population qui était, à Ottawa, en 1880, d'environ 25,000 bien que l'Atlas du comté de Carleton la mentionne, à la fin de 1877, de 26,550 habitants. Mais, ne chicanons pas sur ces quelques milliers de plus ou de moins. La population totale du Comté de Carleton, à l'époque, se chiffre à 63,000 personnes. Doit-on faire totalement confiance à ce que dit cet Atlas? Il y est mentionné que le fondateur d'Ottawa fut un Irlandais du nom de Nicholas Sparks, affirmation que j'ai vue rarement ailleurs car à peu près tous les historiens s'accordent pour donner à Lord Dalhousie et au lieutenant-colonel By, la paternité de notre ville.

Le Canada est, à l'époque, en grande partie rural. Seulement vingt pour cent des Canadiens vivent dans les villes. Les femmes de condition très modeste, les délaissées, les célibataires pauvres, les enfants aussi, travaillent de longues heures pour des salaires de misère, quelquefois dans des buanderies, des manufactures car il n'est pas question du travail des femmes dans des bureaux ou établissements commerciaux. Elles ne peuvent décemment travailler que comme infirmières ou institutrices. Ce sont les seules carrières qui leur sont permises si elles font partie d'un milieu social acceptable. Le bénévolat est, chez elles, largement répandu puisque l'assistance aux deshérités, aux orphelins, aux vieillards et aux enfants abandonnés n'est pas l'affaire des gouvernements mais est à la charge d'associations charitables et de groupes de femmes dévouées.

L'économie du pays semble reprendre de la vigueur après plusieurs années de stagnation. Et, les conditions d'existence de la population sont facilitées par les inventions de l'électricité, du téléphone, du télégraphe, des aqueducs, etc. Ici, l'usage du téléphone commence à se répandre. De fait, la Maison mère des Soeurs Grises est déjà reliée au Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau, par une ligne téléphonique. La décennie qui commence verra aussi l'installation prodigieuse de l'électricité, révolutionnaire autant et peut-être plus que, de nos jours, la radio, la TV souvent néfaste, et les ordinateurs et autres babioles de même acabit. À mon indifférence pour ces machines qui remplacent l'homme sans en avoir l'imagination et le sens artistique, je fais exception pour les engins qui amènent les astronautes vers la lune et leur permettent de déambuler sur cette blanche planète, astre de nos nuits. Je pense que, là seulement, on peut se rendre compte que le siècle dernier, avec ses inventions géniales, n'aurait pu produire quelque chose de semblable ni de possible.



L'ancien hôpital qui avait été construit en hâte en 1847 pour abriter les victimes du typhus¹, existait toujours dans la cour des Soeurs Grises, rue Water, mais il fallait de toute urgence le remplacer car il tombait en ruines. Depuis quelques années, et en secret, les religieuses y soignaient les victimes de la petite vérole car des épidémies frappaient, de temps en temps, une population non encore immunisée contre cette maladie, et qui craignait la contagion. Il fallait afficher une pancarte à la porte d'une maison où se trouvait quelqu'un atteint de la petite vérole. Sinon, l'amende était de \$3 plus les frais de procédure².

Le journal "Le Canada" raconte qu'au mois de janvier 1880, on crut qu'un variolé était mort. On le met "en boîte" et le corbillard l'amène au cimetière. Mais, en cours de route, le macchabée commence à s'agiter. On s'inquiète... On ouvre le cercueil pour écouter, ahuris, l'homme qui demande: "Where are you taking me?". Le Dr Robillard, officier de santé, informé de cette résurrection, nie avoir été au courant de cette mise en bière prématurée.

Lorsque Mgr Duhamel, propriétaire des terrains où était auparavant le cimetière catholique, rue Cobourg, donna ces lots aux Soeurs pour y construire un hôpital pour les picotés, grand fut

¹ "Bytown" page 223

² En 1880, 219 personnes meurent ici de la petite vérole. Sur ce nombre, 167 étaient des Canadiens français non vaccinés.

l'émoi des gens des alentours, à tel point qu'ils brûlèrent, par deux fois, l'édifice en bois qui commençait à s'élever. Les travaux furent gardés, la nuit, par deux hommes armés, raconte Tremblay. Finalement, les Soeurs construisirent un immeuble en brique. L'hôpital Ste-Anne ouvrit donc ses portes le 21 janvier 1880, confié aux soins du docteur Robillard. De 1880 à 1895, dit Soeur Paul-Émile, presque mille malades y furent soignés, tant pour la picote que pour d'autres maladies contagieuses. C'est vers 1895 que la ville fit construire, sur l'île Porter, un grand hôpital pour maladies contagieuses.

Les Soeurs Grises ne négligent pas pour autant l'instruction et leur dévouement est souligné lors de l'examen des élèves de l'École modèle catholique pour les jeunes filles, dans une des salles du couvent des Soeurs, rue Water, école qui n'existe que depuis le mois de septembre 1880. Ouverte par le Bureau des écoles séparées dans le but de donner aux jeunes filles une instruction supérieure, l'école possède un personnel enseignant qui se compose des Soeurs Marie du Mont-Carmel, St-Félix, Marie-Philomène et Lachance. En septembre s'ouvre également une école normale provinciale pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement dans les écoles publiques.

À cette cérémonie, les médailles offertes par M. O'Reilly sont décernées à Mlles Julie Bourgeois, Marie Morel, Agnès Traversy et Bertha O'Reilly.

Au début de l'année scolaire, Mgr Duhamel publie un mandement, défendant aux catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes sous peine de se voir refuser les sacrements. Cette mesure est considérée comme inacceptable par les journaux de l'époque et, encore une fois, les écoles catholiques sont vertement critiquées.



Le gouvernement se porta acquéreur, en 1880, de l'hôtel Clarendon, ancien hôtel MacArthur et ancienne caserne³ qui, depuis 1828 environ, dressait ses murs de billes puis, plus tard, de pierre, rue Sussex, à l'angle de York⁴. Cette même année, eut lieu, dans l'ancien hôtel, la première exposition de peinture; l'Académie des Arts, fondée par le Gouverneur général, y fut inaugurée le 4 mars 1880. Ce fut un événement considérable. Dans le "Canadian Illustrated News" du 20 mars, un dessin montre

³ C'est vrai si l'on songe que les troupes canadiennes qui devaient repousser l'invasion féniennne, y furent stationnées pendant un temps.

⁴ "Bytown" page 167

l'ouverture de l'Académie. À ce moment-là, il y avait deux rangs de longs balcons qui couraient le long de la façade. Aujourd'hui, l'édifice existe encore, préservé précieusement, mais les balcons ont disparu. La Commission géologique y fut installée pendant de nombreuses années.

On considère donc comme 1880 l'année de la fondation de l'Académie royale des Arts et de la Galerie nationale du Canada. Cependant, les deux organismes ne firent qu'un jusqu'à l'année 1913 lorsque chacun eut son identité propre.

Les salles de la Galerie nationale furent, au début, dans ce qu'on a appelé "les ateliers du gouvernement", du côté ouest de la colline du Parlement⁵. La galerie partageait l'édifice avec la Cour suprême du Canada. Mais, en 1888, elle fut installée rue O'Connor. Ce fut en 1960 que la Galerie fut déménagée où elle est actuellement, rue Elgin. Il est question de trouver des locaux plus appropriés à un organisme culturel aussi important et le gouvernement s'attelle à la tâche de dénicher l'endroit propice.

Il semblerait qu'un autre organisme fut fondé en 1880: le musée canadien de la guerre, qui existe actuellement boulevard Sussex.



Le populaire Gouverneur général, encourage de sa présence toute manifestation des nôtres. Ainsi, lui et sa suite assistent à l'Institut canadien-français à une représentation du "Farfadet". Un programme musical accompagne cette pièce, le docteur et Madame Valade jouant le piano à quatre mains.

On manifeste de la reconnaissance pour la bonté du Marquis de Lorne. Une députation de cochers présente une adresse à Son Excellence, parce qu'il a eu la gentillesse de faire installer pour eux, à Rideau Hall, un abri destiné à les protéger des intempéries. L'adresse est un chef-d'oeuvre, dit le journal "Le Canada" et a été préparée par M. C.-E. Turgeon, employé au ministère des finances. Je ne crois pas me tromper en affirmant que cet homme doué est le fils de l'ancien maire de Bytown, Joseph-Balsura Turgeon dont j'ai toutes les difficultés à suivre la trace dans ces années qui précèdent sa mort.

Si le Gouverneur général est populaire et aime la ville où il vivra cinq ans, sa femme, la hautaine Princesse Louise s'ennuie princièrement, c'est le cas de le dire. Elle retourne en Angleterre avec son frère Léopold, venu visiter le pays et aussi Chicago. La

⁵ "Ottawa 1855-1876" page 212

où évoluent, munies d'un corps éthéré et d'ailes transparentes, les âmes des trépassés. Ainsi, Lamira Dow Billings, épouse du pionnier Braddish Billings, meurt en 1879, quinze ans après son mari³. Dans la maison Billings qui existe encore, étant la plus ancienne propriété en bois de la ville, cette dame a laissé le souvenir d'une femme énergique. Sa fille, Sabra qui, petit bébé, avait expérimenté la dangereuse descente des chutes de Hog's Back, resta célibataire. Elle aussi était énergique, cultivée et intelligente. Ses frères, Braddish, Elaknah, Samuel et Charles et ses soeurs se marièrent et continuèrent, jusqu'à la cinquième génération, à habiter la belle maison maintenant restaurée et propriété de la ville d'Ottawa. Voici un monument élevé à l'esprit d'aventure, à l'ingéniosité et au travail ardu d'une belle famille pionnière.

Dans la maison, transformée en musée, on voit la photo de Lamira Dow Billings. Sous les bandeaux plats et dans le visage aux traits sévères, les yeux expriment une volonté dont elle donna un bel exemple en élevant sa nombreuse famille. On dit que, vieux, Braddish ne voulut jamais "faire tirer son portrait" comme on disait. Cependant, on prit une photo du vieux pionnier dans sa tombe lorsqu'il mourut en 1875, mais la famille a cru plus délicat de ne pas l'afficher sur les murs du musée.



Les Soeurs du Bon Pasteur avaient aménagé, dans l'enclos de leur monastère, en bordure de la rivière Rideau, un cimetière pour les membres de leur communauté. En 1876, le petit cimetière contient aussi les restes des Soeurs Grises. Trois ans plus tard, Mgr Duhamel assigne aux Soeurs Grises un terrain dont l'aménagement avait commencé quelques années auparavant dans le nouveau cimetière Notre-Dame, le long de ce qui est devenu le boulevard St-Laurent. Le 29 avril 1879, les corps de Mère Bruyère et de Mère Marie-du Sacré-Coeur sont enlevés du caveau de la cathédrale et transportés au nouveau cimetière. Au printemps suivant, les cercueils déposés dans celui du Bon-Pasteur seront aussi transportés chemin Montréal.



Ce fut cette même année 1879 qu'une autre oeuvre fut fondée par les Soeurs Grises: celle des enfants trouvés. Dans une maison de 23 x 28 pieds, à deux étages, rue Chapel, à l'endroit où se situe actuellement l'école Ste-Anne, deux religieuses, Soeurs Sainte-

³ "Bytown", pages 303 et 304

Martine et Marie-Louise commencèrent à accueillir les enfants abandonnés. Je pense qu'à ce moment-là, les parents infortunés qui ne pouvaient ou ne voulaient garder le bébé, le plaçaient sur une tablette tournante, dans l'incognito le plus complet, et les Soeurs recueillaient le petit abandonné. Jusqu'à cette date, les bonnes soeurs et depuis 1866 les soeurs du Bon-Pasteur également, s'occupaient de ces petits êtres en les hébergeant et les plaçant dans des familles; quelquefois, on devait les envoyer à la crèche de Montréal. Placé sous la protection de la Fête des Saints-Innocents, l'Asile Bethléem ne vécut que de la charité publique et des aumônes recueillies par un comité de dames. En 1895, l'oeuvre fut déménagée au Mont-Saint-Antoine, Terrasse Rideau. L'Orphelinat St-Joseph lequel, on s'en souvient, avait été fondé en 1865 par Soeur Thibodeau, était toujours installé dans l'édifice en pierre à l'angle des rues Cathcart et Sussex que les religieuses ne tarderaient pas à relier par une grande aile à la Maison mère, angle Sussex et Water.

★ ★ ★

C'est à partir de 1879 que le Lever traditionnel de début d'année, que le Gouverneur général tenait d'après une coutume établie depuis longtemps, eut lieu dans un des édifices de la colline du Parlement au lieu de Rideau Hall où Lord Dufferin recevait. Seuls les hommes étaient invités à cette réception. Il reviendra au Gouverneur général Jules Léger d'y admettre officiellement les femmes.

★ ★ ★

À cette époque, les cérémonies de fin d'année dans les écoles de la ville prennent beaucoup d'importance. Mgr Guigues avait pris l'habitude d'assister au plus grand nombre de ces distributions de prix qui avaient lieu, très souvent, dans les salons de l'Institut canadien-français. Mgr Duhamel continua cette bonne tradition. Nous avons quelques noms de ceux qui, élèves, participèrent à la distribution de prix de l'École Notre-Dame tenue par les Frères, dans le grand bâtiment à l'angle des rues Sussex et Church: Mazonod Duhamel, Roderick Robillard, Léon Fink, Ernest Lapierre, et pour le Couvent de la rue Rideau, ce sont Marie-Joséphine Duhamel, Rachel Duhamel, Albertine Pinard, M.L. Robillard et d'autres. Le Révérend Père Tabaret continue d'être l'âme même du Collège d'Ottawa et, en cette année 1879, on lui présente une peinture à l'huile.

★ ★ ★

À plusieurs reprises, j'ai consulté un atlas pour le comté de Carleton, publié à Toronto en 1879 et reproduit par le gouvernement canadien en 1971. Cette publication intitulée "Historical Sketch of the County of Carleton" donne une infinité de détails sur Ottawa et la région. Comme, à cette époque, des témoins des débuts de Bytown, vivent encore, les informations en sont, pourrait-on croire, d'autant plus authentiques et intéressantes.

La publication est entièrement en anglais et on voit peu de noms à consonnance française. Cependant, au chapitre qui s'intitule "Patron's Directory of the County of Carleton" que je suppose être la liste des personnes dont les contributions ont aidé l'Atlas, je note les noms suivants avec, dans la plupart des cas, la date de leur arrivée ici:

Boissonnault, N.F. — banquier, et le chanoine Bouillon dont on ne donne pas la date d'arrivée dans la capitale.	
Desjardins, Charles — "Insurance Railway & Steam boat Ticket Agent"	1847
Panet, C. Eugène — Sous-ministre de la Milice et Défense	1875
Rajotte, T. — Syndic officiel	1865
Taillon, Georges, Avocat	1845
Tabaret, Père	1850
Taché, J.C. — Ministre de l'Agriculture	1865
Dans le canton de Gloucester, je note les noms suivants:	
Chartrand, F.C. — menuisier, Billing's Bridge	1848
Dorion, Evariste, N.D. de Lourdes, Maître de poste et forgeron	1872
Danis, M., Rock Village, Tanneur et Courrier	1853
Robillard, Alex, Contracteur et Adjoint au Président du Conseil municipal	1844
Tremblay, Nicholas, fermier - Ottawa	1846
Valiquette, A. Ottawa	1857

Il est curieux de constater en parcourant cet Atlas que les cimetières entre Cobourg et Wurtemberg sont mentionnés comme s'ils existaient encore à cet endroit en 1879. Et, pourtant, depuis 1872, le cimetière Notre-Dame avait été installé à l'est de la ville. Il se pourrait, cependant, que le transfert des tombes et des morts n'ait pas encore été complété, soit à Notre-Dame soit à Beechwood. On sait que l'ancien cimetière pouvait accommoder les fidèles de quatre religions: catholique (longeant Cobourg), méthodiste, à côté, puis, entre Charlotte et Wurtemberg les cimetières presbytérien et épiscopalien. Le monticule, surmonté d'un petit pavillon, contient, paraît-il, les restes de beaucoup

d'Irlandais victimes du terrible typhus et aussi, certainement, d'autres catholiques.



Divers

— Dans des circonstances tragiques et à la consternation du monde entier, le Prince impérial, seul fils de feu Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, depuis longtemps en exil en Angleterre, meurt sous les lances des Zoulous. Ce Bonaparte de 23 ans se battait sous l'uniforme anglais et c'est dans une obscure échauffourée que périt le rêve de restauration du régime impérial de France.

— Dans son studio du New Jersey, Thomas Alva Edison, âgé de trente ans, invente la lumière électrique, qui révolutionnera le monde. Depuis plusieurs mois, l'inventeur génial - n'oublions pas qu'il n'aura eu, très pauvre, qu'une scolarité réduite à trois mois d'école primaire - cherchera le moyen de faire brûler un filament dans une boule de verre, pour remplacer les brûleurs à gaz des rues et des usines et la pâle lampe à l'huile des maisons. Lorsqu'il découvre que créer le vide dans son globe de verre donnera au filament de carbone une luminosité suffisante, la lumière électrique est créée. On est au 21 octobre 1879. Peu de temps auparavant, Edison, déjà célèbre, a inventé le phonographe. Lorsque la prestigieuse invention de l'électricité rejoindra nos rives, je le mentionnerai, mais quelques années s'écouleront encore avant que la chose se produise.

— Le poète exilé Joseph-Octave Crémazie s'éteint tristement en France en 1879.

— La paroisse St-Thomas de Lefavre est fondée et, dans la nouvelle église, l'abbé Rémi Prud'homme, plus tard curé de la paroisse Ste-Anne à Ottawa, dira la messe le 8 décembre 1879. L'église brûlera en 1922 et sera remplacée par l'église actuelle. La paroisse de Lefavre est la 8^{ième} fondée dans le comté de Prescott. La précédente, celles de l'Original, Curran, St-Eugène, Fournier, Alfred, Plantagenet et Vankleek Hill.

CHAPITRE VI

1880 Conditions de vie — Construction de l'hôpital Ste-Anne — Changement de vocation de l'ancien hôtel MacArthur — Rideau Hall — Sur la colline — Arrivée de M. de Celles & fondation du Cercle des Dix — Les Canadiens français — Divers

Voici le commencement d'une décennie qui verra des améliorations dans le mode de vie de la population qui était, à Ottawa, en 1880, d'environ 25,000 bien que l'Atlas du comté de Carleton la mentionne, à la fin de 1877, de 26,550 habitants. Mais, ne chicanons pas sur ces quelques milliers de plus ou de moins. La population totale du Comté de Carleton, à l'époque, se chiffre à 63,000 personnes. Doit-on faire totalement confiance à ce que dit cet Atlas? Il y est mentionné que le fondateur d'Ottawa fut un Irlandais du nom de Nicholas Sparks, affirmation que j'ai vue rarement ailleurs car à peu près tous les historiens s'accordent pour donner à Lord Dalhousie et au lieutenant-colonel By, la paternité de notre ville.

Le Canada est, à l'époque, en grande partie rural. Seulement vingt pour cent des Canadiens vivent dans les villes. Les femmes de condition très modeste, les délaissées, les célibataires pauvres, les enfants aussi, travaillent de longues heures pour des salaires de misère, quelquefois dans des buanderies, des manufactures car il n'est pas question du travail des femmes dans des bureaux ou établissements commerciaux. Elles ne peuvent décemment travailler que comme infirmières ou institutrices. Ce sont les seules carrières qui leur sont permises si elles font partie d'un milieu social acceptable. Le bénévolat est, chez elles, largement répandu puisque l'assistance aux deshérités, aux orphelins, aux vieillards et aux enfants abandonnés n'est pas l'affaire des gouvernements mais est à la charge d'associations charitables et de groupes de femmes dévouées.

L'économie du pays semble reprendre de la vigueur après plusieurs années de stagnation. Et, les conditions d'existence de la population sont facilitées par les inventions de l'électricité, du téléphone, du télégraphe, des aqueducs, etc. Ici, l'usage du téléphone commence à se répandre. De fait, la Maison mère des Soeurs Grises est déjà reliée au Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau, par une ligne téléphonique. La décennie qui commence verra aussi l'installation prodigieuse de l'électricité, révolutionnaire autant et peut-être plus que, de nos jours, la radio, la TV souvent néfaste, et les ordinateurs et autres babioles de même acabit. À mon indifférence pour ces machines qui remplacent l'homme sans en avoir l'imagination et le sens artistique, je fais exception pour les engins qui amènent les astronautes vers la lune et leur permettent de déambuler sur cette blanche planète, astre de nos nuits. Je pense que, là seulement, on peut se rendre compte que le siècle dernier, avec ses inventions géniales, n'aurait pu produire quelque chose de semblable ni de possible.



L'ancien hôpital qui avait été construit en hâte en 1847 pour abriter les victimes du typhus¹, existait toujours dans la cour des Soeurs Grises, rue Water, mais il fallait de toute urgence le remplacer car il tombait en ruines. Depuis quelques années, et en secret, les religieuses y soignaient les victimes de la petite vérole car des épidémies frappaient, de temps en temps, une population non encore immunisée contre cette maladie, et qui craignait la contagion. Il fallait afficher une pancarte à la porte d'une maison où se trouvait quelqu'un atteint de la petite vérole. Sinon, l'amende était de \$3 plus les frais de procédure².

Le journal "Le Canada" raconte qu'au mois de janvier 1880, on crut qu'un variolé était mort. On le met "en boîte" et le corbillard l'amène au cimetière. Mais, en cours de route, le macchabée commence à s'agiter. On s'inquiète... On ouvre le cercueil pour écouter, ahuris, l'homme qui demande: "Where are you taking me?". Le Dr Robillard, officier de santé, informé de cette résurrection, nie avoir été au courant de cette mise en bière prématurée.

Lorsque Mgr Duhamel, propriétaire des terrains où était auparavant le cimetière catholique, rue Cobourg, donna ces lots aux Soeurs pour y construire un hôpital pour les picotés, grand fut

¹ "Bytown" page 223

² En 1880, 219 personnes meurent ici de la petite vérole. Sur ce nombre, 167 étaient des Canadiens français non vaccinés.

l'émoi des gens des alentours, à tel point qu'ils brûlèrent, par deux fois, l'édifice en bois qui commençait à s'élever. Les travaux furent gardés, la nuit, par deux hommes armés, raconte Tremblay. Finalement, les Soeurs construisirent un immeuble en brique. L'hôpital Ste-Anne ouvrit donc ses portes le 21 janvier 1880, confié aux soins du docteur Robillard. De 1880 à 1895, dit Soeur Paul-Émile, presque mille malades y furent soignés, tant pour la picote que pour d'autres maladies contagieuses. C'est vers 1895 que la ville fit construire, sur l'île Porter, un grand hôpital pour maladies contagieuses.

Les Soeurs Grises ne négligent pas pour autant l'instruction et leur dévouement est souligné lors de l'examen des élèves de l'École modèle catholique pour les jeunes filles, dans une des salles du couvent des Soeurs, rue Water, école qui n'existe que depuis le mois de septembre 1880. Ouverte par le Bureau des écoles séparées dans le but de donner aux jeunes filles une instruction supérieure, l'école possède un personnel enseignant qui se compose des Soeurs Marie du Mont-Carmel, St-Félix, Marie-Philomène et Lachance. En septembre s'ouvre également une école normale provinciale pour les jeunes filles qui se destinent à l'enseignement dans les écoles publiques.

À cette cérémonie, les médailles offertes par M. O'Reilly sont décernées à Mlles Julie Bourgeois, Marie Morel, Agnès Traversy et Bertha O'Reilly.

Au début de l'année scolaire, Mgr Duhamel publie un mandement, défendant aux catholiques d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes sous peine de se voir refuser les sacrements. Cette mesure est considérée comme inacceptable par les journaux de l'époque et, encore une fois, les écoles catholiques sont vertement critiquées.



Le gouvernement se porta acquéreur, en 1880, de l'hôtel Clarendon, ancien hôtel MacArthur et ancienne caserne³ qui, depuis 1828 environ, dressait ses murs de billes puis, plus tard, de pierre, rue Sussex, à l'angle de York⁴. Cette même année, eut lieu, dans l'ancien hôtel, la première exposition de peinture; l'Académie des Arts, fondée par le Gouverneur général, y fut inaugurée le 4 mars 1880. Ce fut un événement considérable. Dans le "Canadian Illustrated News" du 20 mars, un dessin montre

³ C'est vrai si l'on songe que les troupes canadiennes qui devaient repousser l'invasion féniennne, y furent stationnées pendant un temps.

⁴ "Bytown" page 167

l'ouverture de l'Académie. À ce moment-là, il y avait deux rangs de longs balcons qui couraient le long de la façade. Aujourd'hui, l'édifice existe encore, préservé précieusement, mais les balcons ont disparu. La Commission géologique y fut installée pendant de nombreuses années.

On considère donc comme 1880 l'année de la fondation de l'Académie royale des Arts et de la Galerie nationale du Canada. Cependant, les deux organismes ne firent qu'un jusqu'à l'année 1913 lorsque chacun eut son identité propre.

Les salles de la Galerie nationale furent, au début, dans ce qu'on a appelé "les ateliers du gouvernement", du côté ouest de la colline du Parlement⁵. La galerie partageait l'édifice avec la Cour suprême du Canada. Mais, en 1888, elle fut installée rue O'Connor. Ce fut en 1960 que la Galerie fut déménagée où elle est actuellement, rue Elgin. Il est question de trouver des locaux plus appropriés à un organisme culturel aussi important et le gouvernement s'attelle à la tâche de dénicher l'endroit propice.

Il semblerait qu'un autre organisme fut fondé en 1880: le musée canadien de la guerre, qui existe actuellement boulevard Sussex.



Le populaire Gouverneur général, encourage de sa présence toute manifestation des nôtres. Ainsi, lui et sa suite assistent à l'Institut canadien-français à une représentation du "Farfadet". Un programme musical accompagne cette pièce, le docteur et Madame Valade jouant le piano à quatre mains.

On manifeste de la reconnaissance pour la bonté du Marquis de Lorne. Une députation de cochers présente une adresse à Son Excellence, parce qu'il a eu la gentillesse de faire installer pour eux, à Rideau Hall, un abri destiné à les protéger des intempéries. L'adresse est un chef-d'oeuvre, dit le journal "Le Canada" et a été préparée par M. C.-E. Turgeon, employé au ministère des finances. Je ne crois pas me tromper en affirmant que cet homme doué est le fils de l'ancien maire de Bytown, Joseph-Balsura Turgeon dont j'ai toutes les difficultés à suivre la trace dans ces années qui précèdent sa mort.

Si le Gouverneur général est populaire et aime la ville où il vivra cinq ans, sa femme, la hautaine Princesse Louise s'ennuie princièrement, c'est le cas de le dire. Elle retourne en Angleterre avec son frère Léopold, venu visiter le pays et aussi Chicago. La

⁵. "Ottawa 1855-1876" page 212

princesse reste dans son pays pendant dix-huit mois. Il est clair que le Canada et les Canadiens constituent un attrait peu visible pour elle.

Cependant, cette année 1880 vit un resserrement des liens qui nous unissaient à l'Angleterre, Sir Alexander Galt ayant été nommé premier Haut Commissaire du Canada en Grande-Bretagne.

À propos d'un accident arrivé à la Princesse Louise, la lecture du "Canada" m'a donné plus d'informations à ce sujet. Au début de février, le Gouverneur général et sa femme se rendant au Lever dans un traîneau couvert, leurs chevaux furent effrayés et renversèrent le véhicule qu'ils traînèrent sur une certaine distance. L'aide de camp qui se trouvait dans un autre traîneau se précipita et réussit à maintenir les chevaux. La princesse reçut plusieurs contusions. Le Dr Grant se dévoua grandement à la soigner et passa même la première nuit à Rideau Hall. Cela lui valut plus tard le titre de "Sir".



Sur la colline, on se plaint du manque de confort de l'édifice splendide terminé quinze ans plus tôt. Il paraît que l'on ne peut ouvrir les fenêtres gothiques. Pour aérer l'édifice, on avait construit de longs tuyaux qui amenaient l'air du dehors. Mais, ces tuyaux d'aération et les égoûts entremêlaient leurs odeurs. Les revendications s'élevaient de tous côtés et le ministre Langevin essaya, en 1880, de remédier à ce mauvais état de choses. Cependant, les plaintes continuèrent.

Un an ou deux auparavant, on avait installé une horloge sur la tour principale du Parlement. Elle avait été construite par la firme anglaise de F. Dent.



Frappé de paralysie en 1880, Antoine Gérin-Lajoie doit quitter ses fonctions d'adjoint au bibliothécaire de la Bibliothèque du Parlement⁶. Il est remplacé par Alfred Duclos de Celles, journaliste à "La Minerve". Né en 1843, de Celles écrira plusieurs livres sur l'histoire: "Les États-Unis" (1898), "Papineau" (1904), "Les Patriotes de 1837" (1916) et d'autres. "Les États-Unis" gagna le prix de l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris. De Celles, qui avait épousé Eugénie Dorion⁷, fut ici président de l'Alliance

⁶ "Ottawa 1835-1876" page 97

⁷ Alfred Duclos de Celles avait épousé, en 1876, Eugénie, fille d'Eugène-Philippe Dorion, avocat, traducteur et homme de lettres, décédé à Ottawa en 1872.

française et fut un des membres fondateurs et très apprécié du Cercle des Dix. La famille habitait le 171 de la rue Daly.

Le Cercle des Dix fut fondé peu de temps après l'arrivée de M. de Celles, dans son propre salon. Le Cercle comprenait Ubald Beaudry, Alphonse Benoît, A.D. de Celles, Édouard Deville, Alfred Garneau, Achille Fréchette, le docteur Coyteux-Prévost, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan et Joseph Marmette. Plus tard, vinrent le juge Téléphore Fournier, le colonel C.E. Panet et N.A.N. Montpetit. Le Cercle existait encore en 1910. Dans "Marges d'histoire", Mgr Maurault mentionne que la fille de Joseph Marmette, Madame Brodeur, a décrit, dans un article, ce qu'étaient les membres en l'an 1890. Mais, je n'ai pu, à mon grand regret, mettre la main sur cet article.

L'arrivée d'un homme tel M. de Celles fut saluée avec enthousiasme par ceux qu'intéressait la littérature et ils étaient légion ici du côté des Canadiens français.

À propos du Cercle fondé dans les salons de M. de Celles en l'année 1880, peut-être faudrait-il faire une mise au point. Les titres presque identiques de Cercle des Dix et de Société des Dix portent à confusion.

Je viens de parler de la fondation à Ottawa du Cercle des Dix, réunion de littérateurs vivant ici, dont j'essaierai, pour votre information et la mienne, de suivre l'action dans le Tome IV. Il se pourrait que ce groupe cessa d'exister à la mort de M. de Celles pendant les années Vingt.

La Société des Dix, elle, fut fondée en 1935 à Québec, je crois, par Messieurs Aegidius Fauteux, Victor Morin, E.Z. Massicotte et Gérald Malchelosse et se compose d'historiens. Société d'amis qui, à un moment ou un autre, a compris les meilleurs historiens du Canada français, elle n'a pas de président, un des membres étant nommé pour présider la réunion annuelle qui se tient souvent à Québec quoique les adhérents viennent d'un peu partout, à preuve le docteur Séraphin Marion d'Ottawa. Un cahier est publié chaque année, auquel contribuent les membres. Dans mes travaux subséquents, je parlerai des historiens qui ont formé ou forment encore cette société mais je tenais à clarifier la confusion entre les deux groupes.

★ ★ ★

On voudra bien se reporter aux pages 180 et 181 du Tome II de ma série d'ouvrages sur Ottawa, pour trouver des renseignements détaillés sur le deuxième maire de langue française de notre ville: l'hôtelier Eugène Martineau, maire en 1872 et 1873. On y aura lu la

suite de ses succès mais aussi de ses malheurs qui l'abattirent, lui qui avait oeuvré de longues années tant en politique municipale que dans les sociétés de bienfaisance et le monde des affaires. Brisé, ruiné, il meurt en 1880. Venu à Ottawa avant 1860, il était l'époux d'Olive Groulx.

De vieux Bytownais disparaissent également en cette année 1880. L'ancien bedeau de la cathédrale Notre-Dame, Philibert Bastien, beau-père de Flavien Rochon, sculpteur sur bois, meurt à l'âge de 78 ans. Meurent également, R.C. Boily, 32 ans, épouse de Napoléon Gravel, Zéphirin Chevrier, 27 ans, du 127 de la rue Water, Joseph Villeneuve, 85 ans, 184 St-André, Édouard Charette, 65 ans, 262 St-André. Alphonse Julien, 223 St.Patrick perd une petite fille de 8 mois, Cordélia Béatrice. Il n'y a pas que des décès. J.Baptiste Coursolles, écrivain, ingénieur et agent de brevets, épouse Marie-Mathilde Valéda Richard, soeur des messieurs Richard, marchands très connus d'Ottawa.

D'autres résistent victorieusement à la grande faucheuse. Ainsi, celle que l'on appelait, du temps de Bytown, "le policier en jupon", la charitable Soeur Éléonore Thibodeau, fondatrice de l'Orphelinat St-Joseph, célèbre ses cinquante ans de vie religieuse. Le 19 juillet 1880, l'Institut canadien-français organise une fête en son honneur. D'autres, encore, subissent de terribles blessures... ainsi Césaire Archambault, très âgé, qui s'est gelé les deux mains, a dû les faire amputer⁸.



Divers

— Le 3 juillet, 1880, George Bennet est pendu à Toronto pour le meurtre de George Brown, propriétaire du "Globe" (Voir page 128 du Tome II). Arrivé au Canada en 1837, Brown fut d'abord journaliste, fonda le "Globe", très vite l'un des journaux les plus lus au Canada. Il devint chef des "Clear Grits", se fit l'ardent adepte de l'école neutre et de la séparation de l'Église et de l'État. Il était clairement anti-catholique. Lorsque la population de l'Ontario devint plus importante que celle du Québec, il préconisa la représentation proportionnelle, chose qu'il avait refusée auparavant. L'historien Séraphin Marion considère que le grand gagnant lors de la Confédération qui fut, d'après lui, au détriment des Canadiens français, fut George Brown qui vécut pour voir son fameux "Rep. by Pop." adopté par les quatre provinces: l'Ontario, le Québec, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse⁹.

⁸ "Ottawa 1855-1876" page 238

⁹ Pris d'une conférence prononcée à Toronto par le docteur Séraphin Marion, le 24 octobre 1977.

De la ville de Québec, George Brown, triomphant, écrivait à Kingston, à sa femme, le 27 octobre 1864: "La Constitution a été adoptée. N'est-ce pas merveilleux? Les Canadiens français sont entièrement détruits..."

— En présence du Gouverneur général, le Marquis de Lorne, la musique de "O Canada", composée par Calixta Lavallée, fut jouée pour la première fois à Québec, à l'occasion de la fête de la St-Jean Baptiste de 1880. Le lieutenant-gouverneur Théodore Robitaille avait demandé à Lavallée de mettre en musique les vers du juge Basile Routhier. Spontanément, les assistants s'étaient levés au son de ces airs martiaux, présentant que moins de cent ans plus tard, "O Canada" deviendrait l'hymne national.

— Sarah Bernhardt vient à Montréal en décembre 1880. Elle joue "Adrienne Lecouvreur", "Froufrou", "La Dame aux Camélias" et "Hernani". Ce fut un triomphe. À cette occasion, Louis Fréchette composa un poème qui n'est pas son meilleur... "Salut, Sarah! Salut, charmante dona Sol! Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol, etc." Mais, le coeur y est et l'enthousiasme du poète se compare favorablement à celui des jeunes gens qui, à la fin de "Hernani", tirent le traîneau de la divine Sarah jusqu'à son hôtel.

— Jacques Offenbach, illustre compositeur d'opérettes, auteur de "Les Contes d'Hoffman" et "La vie parisienne" meurt à Paris le 5 octobre 1880.

— En 1880, autre désastreux incendie à Hull. Joseph Jolicoeur rapporte, dans son "Histoire anecdotique de Hull" que les deux seules écoles qui existaient à Hull à l'époque, furent alors la proie des flammes et trois cents enfants furent privés de cours pendant un an.

— Cette année-là, la communauté des Petites soeurs de la Sainte-Famille est fondée par Mère Léonie. Ménagères, en quelque sorte "servantes" des prêtres dont elles s'occupent, ces religieuses travailleront plus tard dans plusieurs presbytères à Ottawa dont celui de la cathédrale Notre-Dame. Je parlerai en temps et lieu de leur arrivée dans notre ville.

— Les limites du Canada sont repoussées et notre pays annexe les îles et territoires de l'Arctique.

CHAPITRE VII

1881 Le nom de certaines rues — Activités culturelles — Deuils — Sports — Conditions de vie — Divers

Peu de gens savent que la rue Bruyère portait, il y a 130 ans, le nom de "Nunnery", les Soeurs y ayant installé leur couvent en 1850. Ce nom lui resta pendant une décennie et peut-être davantage. Une carte de 1858 la mentionne comme telle. Cependant, celle de 1864 donne à l'ancienne "Nunnery" le nom de "Bolton" et, pourtant, à l'époque, il y a une autre rue Bolton, parallèle à Cathcart, ce qui fait deux rues du même nom, à quelques pâtés de maisons de distance. Vers 1879, on contourne la difficulté en indiquant l'ancienne rue "Nunnery" comme "Old Bolton". J'ai l'impression que la population locale continua à la nommer Nunnery jusqu'à ce que, vers 1880, elle prenne le nom de "Water", nom qu'elle garda jusqu'aux années 1960 lorsqu'elle s'appela "Bruyère" du nom de la fondatrice des Soeurs de la Charité d'Ottawa. J'ai recherché pourquoi on avait donné à cette rue le nom si banal de "Water". Il paraît que les porteurs d'eau longeaient cette rue en se dirigeant vers la rivière des Outaouais pour se ravitailler et remplir leurs tonneaux en vue de la distribution d'eau à la population. Pourtant, un aqueduc existait à cette époque mais plusieurs citoyens ne jugeaient pas à propos de faire la dépense d'avoir un robinet. Cela veut dire, également, que les cabinets se trouvaient souvent au fond de la cour, installation bien inconfortable surtout en hiver.

L'Atlas de 1879, dont j'ai déjà parlé, montre que le bassin du canal existe toujours à l'époque. Il montre également une rue McTaggart, suivante et parallèle à Botelier. De Sussex à King, la rue se nomme Clarence ouest; de King au carré Anglesea, c'est Clarence est. Une rue nommée Franklin va du carré Anglesea à la rue Wurtemberg.

En 1878, des rues prennent le nom de Bangs (c'est le nom du maire de la ville), de Waller (nommée d'après un ancien maire, peut-être tracée pendant cette année-là et partant de la rue Ottawa qui s'éloignait, elle, vers les terrains vagues du sud), Skead, Christie (entre Somerset et Gladstone), Burnett (je ne sais pas où était celle-là) et Primrose, parallèle à Wellington, et à l'ouest de la ville.

Il serait sans doute intéressant de faire un relevé des nombreuses rues nommées, à l'époque, d'après les grands du jour, et qui ont disparu dans la nuit des temps, remplacées par d'autres, elles aussi disparues parce qu'on ne sait plus en quel honneur elles ont reçu tel ou tel nom. Si le temps, notre maître à tous, m'en donne les loisirs, j'espère dans un avenir rapproché, pouvoir entreprendre un travail de ce genre, qui demandera, j'en suis certaine, de nombreuses et peut-être vaines recherches.



L'activité intellectuelle et culturelle est grande en cette année de début de décennie. Alphonse Lusignan donne une conférence sur "La naissance, le mariage et la mort", suivie d'une autre sur les Beaux-Arts. Le juge Routhier, à son tour, parle sur "Les conférenciers de Paris" et son succès est énorme. A.E. Évanturel donne une conférence en mars. L'Institut canadien-français, qui a accueilli ces conférenciers, présente aussi des pièces de théâtre: "Papineau", drame historique de Louis-Honoré Fréchette, avec Albert Pagé dans le rôle de Dulac. Benjamin Sulte donne ses cours sur l'histoire du Canada. L'Institut accueille de nouveaux membres dont Auguste Marion, journaliste.

Ces activités de l'Institut canadien-français se complètent par des concerts, dont l'un où Mme Blain de St-Aubin accompagne son mari qui chante, entre autres, un air de l'opéra "Le philtre" de Auber. L'Institut s'occupe également d'une séance d'examen de l'École des Frères des Écoles chrétiennes, présidée par Mgr Duhamel. Remarquons comme élèves, J.B. St-Laurent, Eugène Groulx, Frs. Brunette, Alphonse Audet, Rodolphe Chevrier, etc.

Aux élections, Alphonse Lusignan est élu président, A.L. Olivier et le docteur Coyteux-Prévost, vice-présidents. Les directeurs sont Jos. Tassé, le docteur St-Jean, J.A. Genand, J.A. Pinard et N. Boulay. L'Institut fonde également une Société des Beaux-Arts. Une école élémentaire de dessin est dotée d'une bibliothèque technique et d'un musée. L'initiative de ce mouvement vient de MM. Gustave Smith et Ch. Taché. Un Français, M. Grignard, est nommé professeur.

Que d'activités, que de mouvements nouveaux de cet Institut

dont les nouveaux locaux se prêtent bien à toutes ces manifestations!

Il ne faut pas oublier la pièce de théâtre d'Augustin Laperrière, qui met en scène des personnages d'Ottawa, facilement reconnaissables. Je crois que le drame en question s'appelait "La caserne de Wakefield". Il est joué par le Club dramatique d'Ottawa, au début de février.

D'autres organismes font preuve d'une activité intense. Ainsi, la Société St-Pierre d'Ottawa et l'Union St-Thomas, toutes deux fondées pour venir en aide à leurs membres voient une troisième société du même genre se fonder dans la ville. En effet, en 1878, la Société de Secours mutuel des Francs-canadiens vient de naître. Le Conseil comprend F.R.E. Campeau, président, les vice-présidents J.C.Taché et M. Bérichon, ainsi que MM. O'Farrell, G. Mainville, L.J. Béland, Napoléon Fink, Jos. Côté, Ph. Drapeau, F. Schingh, J.B. Moreau, et d'autres.

La Société St-Jean Baptiste a, comme président, Charles Christin, avec Stanislas Drapeau comme vice-président et Benjamin Sulte comme secrétaire correspondant. À l'Orphelinat St-Joseph, M. F.R.E. Campeau est président, Thos. Pruneau, 1er vice-président, J.C. Taché, secrétaire et A. Potvin, trésorier.



À cette époque, les deuils semblent plus nombreux que les naissances. Ainsi, l'épouse de A. Foisy, président de la Société St-Pierre, meurt. Il y a de nombreux décès d'enfants. Le 21 janvier, c'est le tour du Révérend O'Connor, né en 1833, fils de Daniel O'Connor d'après qui la rue a été nommée. Le révérend avait été le secrétaire de Mgr Guigues et, en 1874, fut vicaire général du diocèse. Au moment de sa mort, il était curé de l'église St. Patrick.

L'épouse du greffier de la ville, Mme Lett, meurt accidentellement, heurtée par un train. À propos, et cela ne se rapporte en rien à l'excellente Mme Lett, on disait à l'époque qu'il y avait beaucoup de suicidés. Mais, à l'examen, cette assertion s'appliquait souvent à des ivrognes qui reposaient, sur les rails de chemin de fer, en position dangereuse, une trogne fortement alcoolisée. Lorsque la locomotive approchait, la réaction de ces imbibeurs de whisky n'était pas assez rapide pour leur faire éviter l'affrontement qui les envoyait illico de vie à trépas.

Un vieux citoyen de Bytown, Charles Laporte, meurt en 1881, âgé de 71 ans. Dans un article du "Canada" du 20 septembre, écrit à l'occasion de ce décès, il est dit que M. Laporte habitait la ville

depuis 1828. Échevin, Commissaire des écoles séparées, il prit une part active à la réception ici du Commandant de Belvèze en 1855, et fut, en grande partie, y lit-on, responsable de la venue à Ottawa du premier train. Sa résidence était située rue Rideau, et ses funérailles eurent lieu à l'église St-Joseph. Les porteurs des coins du poêle furent les échevins McDougall et Laverdure, Messieurs Coffin, James Smith, S.R. Lapierre et Charles Rowan, tous des contemporains du temps de Bytown, affirme le journal. (Voir dans la seconde partie de ce Tome III, sous "Laporte" pour des détails additionnels).

Le fils de M. et Mme Laurent Duhamel, donc neveu de Mgr Duhamel, meurt en septembre. Les regrets sont nombreux et sincères. Le jeune prêtre était attaché à l'évêché, était chapelain de l'Union St-Joseph, et directeur de la chorale de la cathédrale. Stanislas Drapeau le remplaça à ce dernier poste. Les pages du "Canada" sont pleines d'expressions de condoléances à l'adresse des parents éplorés et de Mgr Duhamel.

"Le Canada", seul journal de langue française en Ontario, continue à être plus bleu que raisin. S'il chante sans cesse les louanges d'Hector Langevin, il n'est pas tendre, par contre, pour tout ce qui touche au Parti libéral. Pour ma part, en tout cas, mes reproches n'ont rien à faire avec la politique mais je déplore que "Le Canada" et, de fait, je crois, les autres journaux de la ville, ne parlent pas de la famille d'une personne qui vient de mourir, des parents de ceux qui s'unissent dans les doux liens du mariage et des père et mère d'un bébé qui vient de naître. L'annonce de ces événements est, le plus souvent, d'un laconisme exaspérant qui ne permet guère aux chercheurs de situer les personnes en question dans leur milieu propre.



On continue à patiner ici, ce qui semble le sport le plus populaire. Il y a un rond à patiner rue Nicholas, anciennement un champ d'exercices situé en face du Palais de justice. En hiver, on fait courir les chevaux sur la glace de la rivière des Outaouais et les jeunes patinent sur la canal. En 1880, le club de tennis sur gazon, le "Ottawa Tennis Club" est fondé. Il paraît que les honnêtes gens se plaignent de la cruauté des combats de coqs où s'affrontent des "équipes" de Hull et d'Ottawa.



Des améliorations rendent la vie plus agréable. Par exemple, on comble une vieille citerne angle Bank et Wellington. C'était un

puits de 240 pieds de profondeur où gens et bêtes venaient se désaltérer. On projette de construire une nouvelle fontaine et abreuvoir au Marché By, fontaine qui fut, de fait, installée au milieu de la rue York, près de Sussex et qui continua de fonctionner pendant les premières décennies de ce siècle-ci.

On reconstruit l'aile de l'Hôtel Russell qui se trouvait rue Sparks.

On répare une tour de l'Édifice de l'Est. Dans ce qui étaient les anciens ateliers du gouvernement, dans la partie extrême nord de la rue Bank, la Cour Suprême, occupant auparavant l'édifice du Parlement, déménage ses pénates et restera à cet endroit jusqu'à ce que soit construit, pour elle, le splendide immeuble de la rue Wellington.

De par les rues, le pittoresque ne manque pas. On voit des tourneurs de manivelle qui promènent un singe savant, niché sur l'orgue de barbarie. La musique aigrette de l'instrument bariolé amuse badauds de tous âges. Il y a quantité d'honnêtes gens dans la capitale, mais d'autres se sauvent, si l'on peut dire, avec la vaisselle. À preuve, ce jeune homme que la police arrête après qu'il eut "volé des couteaux à son amante".

Cependant, même à plus de cinquante ans de distance, l'ancien Bytown surgit au détour d'une rue, d'une allée et, plus sûrement, dans la mémoire des vieux citoyens. En faisant des excavations, rue Queen, près du poste de police, on trouve des ossements de l'ancien cimetière. Entre autres, on exhume les restes d'un homme encore chaussé de ses mocassins, probablement une victime du "grand" choléra de 1832.

Divers

— En 1881, cinq moines en provenance de Bellefontaine, près de Nantes, France, s'installent à Oka. Malgré des débuts difficiles, facilités, cependant, par des prêts et de l'aide fournie par des prêtres et une population locale, les religieux se tirent d'affaire. Huit ans après, quarante moines mettent sur pied ce qui deviendra un complexe agricole important. Une série d'incendies désastreux détruisent tour à tour leur moulin, le moulin à farine et la boulangerie et, même, le monastère. Les moines deviennent maîtres de l'art de cultiver la terre et, en 1908, l'Institut agricole d'Oka devient une faculté de l'Université de Montréal. Le Frère Alphonse Juin s'occupe d'améliorer la qualité du fromage que tous connaissent. La poule, appelée "Chanteclerc" est née sur la ferme d'Oka. À partir de 1913, le monastère fut sous la domination absolue de Dom Pâcome Gaboury jusqu'à sa mort en 1964, le nombre de moines étant de 125 à l'époque.

Cent ans après la fondation du monastère, soixante-dix hommes continuent aujourd'hui une vie monastique qui les conduit à la chapelle huit fois par jour. Ils se lèvent à 4 heures, travaillent en silence et ne mangent pas de viande, excepté s'ils sont malades. La recette du fameux fromage d'Oka est passée dans des mains commerciales mais le fromage est encore fabriqué au monastère.

— Il est curieux de noter qu'un autre fromage de marque réputée, le Balderson, fête aussi son centième anniversaire, ayant été fait dans le village de Balderson, près de Perth, depuis toutes ces années. Le président en est, à l'heure actuelle (1981), M. Yves Leroux.

— Le président James Garfield, des États-Unis, meurt des blessures reçues lors d'un attentat. Ce fut en 1881 qu'une campagne intense contre les Juifs, en Allemagne et en Russie, força les U.S.A. et aussi l'Espagne à les accueillir en grand nombre.

— Les ingénieurs français, Ferdinand de Lesseps et Gustave Eiffel, entreprennent le creusage du canal de Panama. L'explorateur Stanley fonde Léopoldville, au Congo belge.

— En 1881, le chemin de fer du Pacifique Canadien avance lentement vers l'ouest: seulement cent trente milles de rails sont posés cette année-là. Bien des considérations entrent en ligne de compte, tous et chacun voulant bénéficier du fait que la ligne passera à un endroit ou à un autre. Ainsi, on décide d'installer les rails au nord du lac Supérieur, à la grande déception de l'américain Hill qui voit ses espoirs déçus car il aurait voulu que sa propre ligne, la St. Paul, américaine naturellement, emporte le gâteau. Les autorités canadiennes ont aussi à faire face à une spéculation intensive des terrains traversés.

Mais, en route, certains petits villages où s'arrêtera le train maintenant, prennent déjà des allures de ville. Winnipeg double sa population en peu de temps. D'ailleurs, les quartiers généraux du "roi du C.P.R." l'énergique M. Van Horne, y sont installés.

La lenteur des travaux sera chose du passé lorsque l'ingénieur Van Horne s'attellera à la tâche de faire traverser les vastes prairies au chemin de fer. Son avancement sera surveillé de près, avec crainte et surprise, par les Indiens qui voient ainsi leur territoire envahi par la locomotive fumante et les milliers de poseurs de rails. De fait, 8,000 hommes, payés en moyenne de \$2 à \$2.50 par jour, amèneront la ligne, dans une seule saison, à s'allonger de 417 milles, ceci en 1882.

Les territoires du nord-ouest n'avaient pas de capitale. La ligne leur en fournira une: ce sera l'ancien village nommé "Pile of bones" qui prendra un nouveau nom, plus digne: Regina.

CHAPITRE VIII

1882 Premier éclairage à l'électricité à Ottawa — Fondation de la Société royale — Le docteur Pierre St-Jean, 3ième maire de langue française de notre ville — Sur la colline — Les Canadiens français — Chemins de fer — Divers

Au moulin Levis Young, aux îles de la Chaudière, on installe l'électricité pour la première fois, trois ans après qu'Edison eut trouvé le moyen, dans son atelier de New Jersey, d'introduire un filament dans une boule de verre dans laquelle on a fait le vide.

Les journalistes ont, ici, pratiqué de tout temps un sport typiquement "fédéraliste" en ceci que la capitale leur a servi de tête de nègre lorsqu'ils étaient à court de copie. Cependant, ils devaient, à l'époque, trouver peu de choses à dire contre la célérité avec laquelle Ottawa adoptait les inventions nouvelles. Bytown était encore à peine sortie de sa ceinture étroite de forêts lorsque la petite ville de plusieurs milliers d'habitants adopta le chemin de fer. De même, le téléphone fut présenté à la population peu de temps après son invention. Et, maintenant, c'est au tour de l'électricité. Les citoyens de condition modeste prendront quelque temps, il est vrai, à se payer ce luxe mais les institutions, les bureaux du gouvernement et les commerçants en général l'adopteront sans tarder.



La création de la Société royale avait été pensée, imaginée, et, en quelque sorte, mise sur pied dans les salons de l'Institut canadien-français lors d'un congrès de littérateurs.

Le Gouverneur général, le Marquis de Lorne, fortement intéressé par le projet, poussa à la roue et, le 25 mai, la Société royale fut inaugurée au Sénat. Quelques jours plus tard,

accompagné de Chauveau, Faucher, Lemoine et d'autres, Lorne visita la Galerie nationale au premier jour de son ouverture dans le vieil édifice de la Cour suprême, dans l'immeuble qu'avaient occupé auparavant les ateliers du gouvernement dont j'ai déjà parlé.

Dans "Le Canada", j'ai retrouvé les noms des Canadiens français, membres de la Section de littérature française. Ce sont les abbés Tanguay, Casgrain, Bégin, Bois, Verreau, MM. Benjamin-Napoléon Bourassa, Paul de Cazes, Oscar Dunn, Faucher de St-Maurice, J. Lemoine, Joseph Marmette, l'Hon. M. Routhier et l'Hon. Hector Fabre, Joseph Tassé, l'Hon. F.G. Marchand, Phamphile Lemay, Louis Fréchette, l'Hon. Chauveau, Napoléon Legendre. On retrouve peu de noms à consonnance française dans les autres sections de la Société: en tout, 26 de nos compatriotes. Peut-être "Le Canada" trouve-t-il que c'est trop peu? En tout cas, en mentionnant la création de cette Société, le journal lui donne toujours son nom anglais "The Royal Society of Canada".



Sur la couverture du Tome II (Ottawa 1855-1876) on voit la tête énergique du docteur Pierre St-Jean qui, de 1873 à 1878, fut député d'Ottawa au gouvernement fédéral, premier Canadien français à occuper ce poste. À la page 264 de ce même volume, en parlant de St-Jean, j'aurais dû dire: aucun autre député "libéral" ne sera élu avant 1896. L'omission du mot "libéral" change évidemment la véracité de la phrase.

Mais, voici que son activité prend une nouvelle tournure et il est nommé maire de la ville, et le sera pour un second terme en 1883. Que puis-je dire de plus sur cet homme qui, médecin, fut mêlé à tous les mouvements patriotiques et culturels d'Ottawa, sinon que, émule de tous les professionnels d'ici, il fut un chef de file, un créateur de journaux et de centres culturels, un représentant des siens dans toutes les branches de l'activité humaine. La maison qu'il habita au 174 de la rue St.Patrick existe encore. En 1882, lors des élections générales, St-Jean se présenta comme député libéral mais fut battu.



Aux élections fédérales de 1882, le parti conservateur avec John A. Macdonald à sa tête, est réélu. Messieurs Tassé et MacIntosh sont les représentants d'Ottawa au gouvernement fédéral. Ils appartiennent au parti conservateur et la campagne qu'ils ont menée a été rude. Le journal "Le Canada", farouchement

conservateur, a monté aux nues la candidature de ces deux hommes tandis qu'il accable d'injures le docteur St-Jean, maire de la ville, qui ose se présenter. "The Free Press", organe libéral celui-là, est aussi l'objet du mépris du "Canada". On s'étonne aujourd'hui d'une telle véhémence. Des réunions de fidèles conservateurs ont lieu chez Paul Favreau et ailleurs. Le journal incite tout le monde à assister et ceux qui s'en abstiennent sont conspués. Finalement, les élections ont lieu, Tassé et MacIntosh remportent la palme. Tous poussent un soupir de soulagement car tant de violence ne pouvait durer.

Pendant cette année 1882, on adoptera une loi créant le Service civil, étape importante pour régler le personnel toujours plus nombreux qui travaille pour le gouvernement fédéral.



Il semble bien que la ville n'a plus qu'un seul avocat canadien-français vers 1882¹. En 1878, Louis-Adolphe Olivier, "appartenant à l'une des plus anciennes familles franco-canadiennes d'Ottawa" dit "Le Canada" est reçu avocat. Il travaillait dans les bureaux de Georges Taillon et associés. Mais, Georges Taillon est maintenant gravement malade et Horace Lapierre, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, est décédé. Le jeune Olivier (qui épousera Édouardina Rivard, de Joliette, en 1883) prend donc la relève. Était-il le fils de l'important propriétaire de terrains Prosper Olivier dont j'ai parlé à la page 257 de "Ottawa 1855-1876"? C'est probable.

Par contre, plusieurs compatriotes canadiens-français, oeuvraient dans la profession de médecin vers la fin des années Soixante-dix:

- J.C.E. Godin, Médecin et chirurgien,
Coin St. Patrice et Cumberland
- A. St-Pierre, Maladies de la peau, 41 Murray
- E.H. Rouleau, maladie de femmes et des enfants
- Dr Robillard, chirurgien et oculiste, 60 Rideau
- Dr P. St. Jean et le Dr Valade

En 1882, les Canadiens français manquèrent une belle occasion de recevoir, en grande pompe, un Français éminent, celui-là même qui avait dirigé les troupes pontificales lors de la défense du Pape, événement que j'ai relaté à la page 144 de "Ottawa 1855-1876".

Il semblerait que le général de Charette reçut, dans le Québec,

¹ Un autre avocat travaillait-il ici à l'époque? Il s'agirait de M. Châtelain qui vécut à Ottawa jusqu'aux environs de 1895. Mais, quand arriva-t-il dans nos parages?

des ovations enthousiastes et les fêtes montrèrent à quel point ce soldat illustre était aimé. Pourtant, il vint à Ottawa pour quelques heures seulement, visita quelques sites intéressants, descendit avec admiration la glissoire des Chaudières, et s'en fut. Il avait choisi, paraît-il, de venir ici incognito. Pourquoi? Il y avait pourtant ici quelques zouaves authentiques. L'un était l'ancien aumônier d'une compagnie: le chanoine Routhier, Vicaire général du diocèse. L'autre était Auguste Marion qui, né en 1850, s'enrôla à 17 ans dans le régiment des Zouaves pontificaux. Peut-être, le général de Charette les rencontra-t-il et rappela-t-il avec eux des souvenirs de presque quinze ans? On ne sait. Un autre zouave arrivera dans nos parrages quelques années plus tard: Alphonse Drouin, calligraphe distingué, dont je parlerai dans la seconde partie de ce livre.

Le 7 août 1882, eut lieu à l'église St-Joseph, les funérailles d'Antoine Gérin-Lajoie, ancien bibliothécaire adjoint du Parlement, auquel avait succédé M. de Celles. "Le Canada" consacre à sa mémoire trois longues colonnes. Il rappelle la vie de l'auteur de "Jean Rivard", le Robinson Crusoe des défricheurs et des colons. À propos du chant "Un Canadien errant", le journal rappelle qu'il fut entendu, pour la première fois, lorsque Cyprien Pinard, étudiant de Nicolet, camarade de Gérin-Lajoie, popularisa la chanson si typiquement canadienne, en la faisant entendre de sa belle voix.

La lecture de l'annuaire de la ville nous donne de précieux renseignements sur les occupants des maisons. Par exemple, au 225 Water, le fils de Pierre Desloges, l'un sinon le premier habitant canadien-français de Bytown avant 1830, le petit garçon qui, âgé de neuf ans, assistait, les yeux ronds, à la pose de la pierre angulaire du canal Rideau, vit encore, mais son père, le maître-charpentier Pierre Desloges, ne paraît pas. Il est sans doute décédé mais je n'ai vu ce décès nulle part. Non plus que celui de Joseph-Balsura Turgeon, premier maire de Bytown (1853). Qu'est-il arrivé à ce diable d'homme dont j'ai toutes les misères à suivre la trace. Son nom ne figure plus à l'annuaire. Est-il mort ou a-t-il quitté la ville? Il semble étrange que l'Institut canadien-français, qu'il a fondé, ne mentionne jamais son nom. Cette disparition reste un mystère que je n'ai pu jusqu'à présent élucider. Par contre, son fils Charles, qui travaille au Ministère des finances, habite au 218 de la rue Maria (Laurier ouest).

Le 31 octobre, a lieu à Notre-Dame le mariage du docteur Aimé Trudel et de Marie-Joseph Baillargé, fille de George Frédéric Baillargé³, architecte avec Thomas Fuller, lors de la construction

² Cyprien Pinard devint plus tard instituteur et était, en 1882, marchand à Saint Barthélémy.

³ "Ottawa, 1855-1876" page 76

des édifices du Parlement pendant les années 1860. Depuis la fin de ces travaux, il avait été au service du Ministère des Travaux publics.

Le mariage de Joseph Bureau et d'Héloïse Pinard, fille de Jovide Pinard, a lieu en octobre 1882.

C'est probablement vers cette année-là qu'arriva à Ottawa J.A. Boucher, ancien directeur du chœur du Gesù de Montréal. Dans les colonnes que "Le Canada" consacre régulièrement aux activités de l'Institut canadien-français, le nom de Boucher est souvent mentionné.

Le beau-frère de Sir George-Étienne Cartier, Hector Fabre, en 1863 fondateur de "La Presse" est nommé, en 1886, Commissaire général du Canada en France. Mais, Monsieur Fabre avait vécu à Ottawa entre 1875 et 1882 puisque le gouvernement Mackenzie l'avait nommé sénateur. Lors de son séjour de quelques années à Paris, Joseph Marmette fut adjoint de M. Fabre.

Cette même année 1882, l'épouse du Ministre des Travaux publics Sir Hector Langevin meurt et est enterrée à Québec. Née Marie-Justine Têtu, Lady Langevin avait eu neuf enfants.

Le 1er décembre, meurt Madame P. Marier, née Thersile Robillard. Les funérailles ont lieu à l'église St-Joseph, la résidence des Marier étant 396 King.



L'historique des lignes de chemin de fer qui, au siècle dernier, reliait Ottawa au monde extérieur en est un de succès et d'erreurs. À Noël 1854, une première ligne contourna les solitudes de l'est de notre petite ville pour arriver à New Edinburgh, construite avec l'aide financière de Thomas MacKay. Au printemps suivant, le pont étant terminé sur la rivière Rideau, le train put arriver à la gare nouvellement construite sur McTaggart, près de Sussex. Cette ligne disparut en 1865, ayant fait banqueroute et fut remplacée, trois ans plus tard, par la St. Lawrence & Ottawa Railway Co., propriété de Thomas Reynolds qui, pour servir les intérêts des grandes usines des Chaudières, construisit, en 1871, une gare rue Broad appelée Gare Chaudière, après avoir amené sa ligne à partir de Billings Bridge.

Mais, la concurrence ne tarderait pas. J.R. Booth, dont les intérêts se partageaient entre ses grandes usines de la Chaudière et les chemins de fer, avait acheté en 1879, la ligne Canada-Atlantic Railway. Il établit une gare et un entrepôt au coin des rues Elgin et Catherine. Peu de temps après, Booth construisit le Ottawa, Arnprior and Parry Sound Railway qui se rendait à la Baie

Georgienne. Les rails suivaient à Ottawa, la route maintenant parcourue par l'autoroute de la Reine, au sud de la ville.

Les lignes de chemin de fer sillonnent la ville et l'enlaidissent car deux autres compagnies sont formées à l'époque, promptement achetées, il est vrai, par le Pacifique Canadien.

Il semble donc qu'en 1882 trois gares au moins desservent une petite ville qui n'en demandait par tant: la gare rue McTaggart, celle de la rue Broad et celle de Booth.



Divers

— Le vapeur "Asia" fait naufrage dans le lac Huron et cent quarante-huit personnes périssent.

— L'Alberta et la Saskatchewan deviennent, en 1882, des districts des Territoires du Nord-Ouest. Petit à petit, chacun mettra sur pied sa personnalité propre et deviendra province en 1905.

— À Regina, six gendarmes de la Police montée jouent une partie de football à cheval. La partie se termine brusquement lorsque le ballon se dégonfle après un vigoureux coup de pied d'un cheval.

— Dans un tout autre ordre d'idée, Georges Ohnet publie un roman qui aura une grande vogue au Canada: "Le maître de forges". Mis à la scène, la pièce eut un grand succès; le rôle de Philippe Derblay, le maître de forges, fut créé par le beau grec Damala, mari de Sarah Bernhardt. Morphino mane, Damala mourut quelques années plus tard.

— Plusieurs maisons d'affaires, qui existent encore, sont créées vers 1882, à preuve la maison Weston qui, depuis toutes ces années, fournit du pain à la population canadienne.

— On se demande—ou, peut-être, suis-je la seule à me le demander—en voyant tant d'églises qui sont démolies ou qui brûlent, tant de couvents qui ferment, tant de communautés qui sont dispersées aux quatre vents, on se demande ce que deviennent les reliques. Je pense tout spécialement à celle qui, en 1882, fut reçue en grande pompe par les religieuses et les élèves du Couvent de la Congrégation, rue Gloucester. Dans une châsse, on leur remit la tête et peut-être d'autres parties du corps - de Sainte Constance, compagne de Sainte Ursule. Le couvent n'existe plus... Où est la dite tête? Ou, suis-je très irrévérencieuse en demandant cela?

CHAPITRE IX

1883 Travaux au Couvent des Soeurs Grises — Sur la colline — Nouveau Gouverneur général — Vie littéraire — Instruction — Journaux — Divers

Le couvent des Soeurs Grises avait été construit, en 1850, à l'angle sud du quadrilatère Nunnery-Sussex-Redpath. Au coin nord de ce même quadrilatère, s'élevait, depuis 1868, une grande maison dont l'érection était due aux dons généreux et nombreux de la collectivité qui avait à coeur de donner un toit permanent à tous les petits orphelins. Depuis 1845, les Soeurs les recueillaient du mieux qu'elles pouvaient, tant chez elles que dans de petites maisons dispersées à travers la Basse ville.

Le couvent et l'orphelinat étaient donc aux deux extrémités du terrain de la rue Sussex. En cette année 1883, Mgr Bouillon, prêtre-architecte, dessina la longue aile qui devait réunir les deux édifices. Dans cette nouvelle aile, une chapelle remplacera l'ancienne.

Ce fut sous le règne de Mère Joséphine Phelan que la pierre angulaire de la nouvelle construction fut bénite par Mgr Duhamel le 20 mai 1883 au milieu d'un grand concours de parents et d'amis, dont Lady Macdonald, épouse du Premier Ministre. Tous se sentaient solidaires des efforts des Soeurs Grises pour doter la population des services essentiels à sa survie et à son bien-être. À ce moment-là, la Communauté s'intégrait si bien à tous les mouvements de charité et d'éducation, que des gens importants aussi bien que des citoyens plus modestes d'origine et de moyens, s'unissaient pour aider les bonnes Soeurs. "De toute évidence, dit Soeur Paul-Émile, la Communauté ne vivait pas en marge de la population"¹.

Pendant la cérémonie de la pose de la pierre angulaire, le

¹ "Les Soeurs Grises de la Croix" par Soeur Paul-Émile, page 45

choeur de la basilique, dirigé par Stanislas Drapeau, exécuta les chants liturgiques appropriés, avec l'aide des chorales des églises Sainte-Anne, Saint-Joseph et Saint-Patrice.

La construction de l'aile sera terminée en 1885.



Le gouvernement fédéral s'implique, un peu plus, dans l'entretien des facilités qu'offre la ville d'Ottawa à ses citoyens. Ainsi, il prend à son compte l'entretien des ponts des Sapeurs et Dufferin, des glissoires des Chaudières, et des ponts qui enjambent la rivière des Outaouais.

À cette époque, trois édifices sur la colline et le Bureau de poste suffisaient à loger les employés du fédéral. Mais, il fallait trouver mieux. Ce fut en 1883 que l'on décida de construire ce qui fut, au début, l'Édifice du Sud, de l'autre côté de la rue Wellington, faisant l'angle de la rue Elgin. Plus tard, il prit le nom du Ministre des Travaux publics, Sir Hector-Louis Langevin et s'appela le Bloc Langevin, qui existe encore aujourd'hui, dressant ses pierres solides au milieu d'un quartier qui ne contient plus beaucoup d'édifices du siècle dernier. La nouvelle construction fut terminée et occupée en 1888. J'en reparlerai alors.



Le Marquis de Lorne qui, pendant son séjour au Canada, s'était attiré la sympathie et l'admiration de nombreux amis, quitte notre pays pour être remplacé par Lord Lansdowne, né en 1845. Il était, en quelque sorte, en exil à cause de ses querelles avec son chef, Gladstone, au sujet de la politique en Irlande. Il se brassait là de graves problèmes se rapportant à l'agriculture et on accusait Lansdowne d'y posséder de grandes terres.

Le marquis de Lansdowne vécut ici cinq ans, sans faire beaucoup de bruit et, certainement, sans le grand prestige de son prédécesseur. Cependant, son intelligence et son sens de la diplomatie lui firent éviter de sérieux écueils et même furent utiles dans certains moments difficiles. Cependant, il sous-estima tout à fait l'importance de la rébellion de l'Ouest, qu'il qualifiait de "désagréable petit incident". D'autre part, dans la dispute sur la pêche entre le Canada et les États-Unis, il insista auprès de l'Office colonial de Londres pour qu'il soutienne le Canada dans cette dispute.

De sa femme, on parla peu sinon pour la qualifier de femme exhubérante.

À son départ du Canada en 1888, le Marquis de Lansdowne fut nommé vice-roi des Indes. Il mourut en 1929.



De 1882 à 1884, Benjamin Sulte, qui habitait Ottawa depuis presque vingt ans, publia les six volumes de son "Histoire du Canada". J.C. Taché, sous-ministre de l'Agriculture, et écrivain lui-même, analysa l'ouvrage de Sulte et ne lui trouva que des défauts. Il écrivit: "De tout cela, il faut conclure qu'il ne reste qu'une chose à faire à Monsieur Sulte. C'est de confesser ses erreurs, de se rétracter et de fermer boutique d'histoires...". Sulte décrit Taché comme un "crieur et un ignorant en matière d'histoire".

D'ailleurs, à l'époque, les journaux publiaient à l'envie des lettres que se lançaient, entre eux, des gens faisant profession d'écrire. "Les Guêpes canadiennes" d'Augustin Laperrière reproduisent ces articles dans lesquels, par exemple, Louis Fréchette échange avec le Juge Basile Routhier "des balles chargées de plomb".

Il faut dire, à la défense d'autres écrivains, qu'ils rendaient hommage, lorsque la chose ne leur était pas trop pénible, au talent et mérites de confrères. Dans "Coups d'oeil et coups de plume", Alphonse Lusignan félicite F.R.E. Campeau qui, en 1883, avait reçu l'Ordre du Saint Sépulcre². Lusignan fait les plus grands éloges de Campeau qui occupa, à certains moments de son existence ici, des postes destinés à aider ses compatriotes et à maintenir le prestige des Canadiens français dans la capitale.

D'ailleurs, la vie de l'esprit est active à cette époque-là, dans une ville comme Ottawa où traducteurs, journalistes, écrivains, historiens pullulent, surtout de langue française. On pense donc à fonder une Société historique: Benjamin Sulte, Le Père Cyprien Tanguay, M. de Celles, Pascal Poirier, Dr. Thorburn, Principal McCabe, le colonel White, le Dr Wicklead sont chargés de voir à la constitution définitive de cette société. Cette société a-t-elle réellement vécu où l'idée est-elle morte dans l'oeuf? L'avenir le dira.

En ce qui concerne le projet d'installer, sur la colline, une statue de l'homme d'État George-Étienne Cartier, Père de la Confédération, la maquette du monument soumise par le sculpteur Louis-Philippe Hébert est acceptée. C'est lui qui fera la statue de Cartier³.

² "Ottawa 1855-1876" page 244

³ "Ottawa 1855-1876" page 127

Rappelons que, avant l'automne de 1882, les petites filles canadiennes-françaises étudiaient à l'école "Our Lady", à l'angle de Murray et Cumberland, partageant ses classes avec des enfants de langue anglaise.

Donc, à la fin de 1882, l'école de la rue Murray (plus tard, école Guigues) que les garçons avaient quittée en 1871, sera occupée par les filles dont les institutrices seront les Soeurs Grises. Deux cent vingt petites filles suivront les cours au début et ce nombre augmentera jusqu'à 397 en 1886 lorsqu'il deviendra nécessaire de fonder une seconde école.

Déjà, cependant, à l'époque qui nous occupe, les difficultés commençaient — au fait, avaient-elles jamais cessé? — ou plutôt s'accroissaient. Les Soeurs Grises, qui étaient d'admirables institutrices, consciencieuses et compétentes, étaient sujettes de la part du gouvernement provincial, à des chicaneries sans nombre.

Les Frères des Écoles chrétiennes qui, depuis 1870-71, dans leur école Notre-Dame, rue Sussex, enseignaient aux garçons, furent aussi l'objet de critiques: relations tendues entre les Frères et les Commissaires d'école, demandes expresses de la part des inspecteurs de Toronto au sujet de livres de classe devant être choisis par le gouvernement provincial, etc. De plus en plus, les Frères se sentirent persécutés jusqu'à ce que, en 1895, tout casse. Les Frères quitteront leur enseignement dans les écoles de la ville et retourneront à Montréal.

Dans tout cela, on voit pointer les terribles difficultés apportées ici par l'application du fameux Règlement XVII, difficultés qui prendront leur acuité vers les années 1910.



La lecture des journaux de l'époque, en l'occurrence du seul journal de langue française d'Ottawa, "Le Canada", est toujours fascinante à mon avis, bien que ce travail demande de longues heures de patiente lecture et qu'on ne puisse se payer ce luxe que de temps en temps. Le journal qui a maintenant quatre ans d'âge paraît en petit format en cette année 1883: quatre pages de modeste dimension dont deux sont consacrées aux annonces. Elles envahissent aussi les deux autres pages mais de façon détournée. Ainsi, dans une chronique locale, après un court paragraphe sur la fondation d'une société historique, ou des félicitations à C.S.O. Boudreau, prote au "Citizen" depuis 6 ans (il vient d'être nommé premier éditeur de nuit à ce journal), on voit, entremêlée à cela, une annonce éclair: "Achetez vos saucisses chez L. Duhamel, au Marché, le boucher par excellence". À défaut d'avoir du goût pour

les saucisses, on peut lire entre deux faits divers, qu'il est recommandé aux personnes qui souffrent de phtisie d'aller camper dans les bois résineux. "Si cela ne vous est pas possible, prenez le sirop de gommés d'épinette rouge de Gray" recommande le journal. D'autre part, les enfants doivent prendre le sirop préparé par le docteur Coderre, toutes recettes sans doute éminemment productrices de bonne santé, mais que le modernisme a reléguées au fond des armoires de grand-mère...

Signalons des mariages qui eurent lieu en cette année 1883: celui d'Eugène L. Chevrier employé aux Postes, et de Délia St-Jacques; celui de Sylvania Major, marchand de St-Joseph d'Orléans et de Corinne LeBel, et le mariage de la fille du carrossier Dufour avec Joseph Laporte qui habite le Dakota.

Par contre, plusieurs citoyens d'Ottawa disparaissent: Mme Isidore Joanisse, née Marie-Anna Aubry, Zotique Drapeau, imprimeur, 374 St. Patrice, Mme Nazaire Héту qui laisse son mari et six petits enfants, Jean-Baptiste Moffet, 73 Cathcart, Théodule Blais, 41 ans, 55 rue Metcalfe, Samuel Bouchard, 60 ans, rue Water et Edmond Lemieux, menuisier, 42 ans, 171 St. André. Mais, le décès qui assombrit la plus grande partie de la population est celui de la fondatrice de l'Orphelinat St-Joseph, la compagne fidèle de Mère Élisabeth Bruyère, Soeur Éléonore Thibodeau, qui meurt le 10 mars à 71 ans. Elle était arrivée à Bytown avec trois compagnes pendant une triste journée d'hiver de 1845. Pharmacienne aguerrie, guérisseuse infatigable, elle promenait ses longues jupes brunes dans la boue des sentiers de Bytown, à la recherche de la misère à secourir; quêteuse aussi pour garnir sa bourse afin de fonder l'orphelinat en 1865 qui s'appellera l'Orphelinat St-Joseph, d'abord installé près de couvent des Soeurs. Remplie de l'esprit de charité, de simplicité, d'humilité et de dévouement, telle la décrit Soeur Paul-Émile dans son historique des Soeurs Grises de la Croix. À ses funérailles, suivies par tous les petits orphelins dont elle avait été la protectrice, les citoyens en vue tinrent à l'honneur d'escorter le cercueil de cette femme remarquable.

★ ★ ★

Divers

— À Londres, première assemblée de l'Armée du Salut, le 29 août 1883.

— Le chemin de fer du Pacifique Canadien atteint Calgary (population à l'époque:75) choisi pour le passage de la ligne au lieu d'Edmonton qui prit sa revanche plus tard lorsque l'apport de nombreux émigrants vint grossir sa population et qu'elle devint la capitale de la province en 1905.

— C'est en 1883 que dix Soeurs Grises d'Ottawa ouvrent un couvent à Lowell, là où, auparavant, les enfants canadiens-français devaient aller aux écoles publiques. Le couvent St-Joseph, vaste construction commencée en 1881 par un Oblat de langue française, le père Garin, permettra à 390 filles et à 400 garçons de s'instruire dans leur langue. Soeur Paul-Émile rappelle que ce sont les paroissiens eux-mêmes qui pourvoient aux frais d'entretien de l'école. "Les écoles publiques seules bénéficient des taxes municipales et des subsides de l'État, écrit-elle".

— En 1883, funérailles à la basilique Notre-Dame, de James Friel, mort pendant son terme d'office comme maire.

CHAPITRE X

1884 Fondation de la Société de colonisation du Témiscamingue — Construction du couvent des Dominicains — Améliorations — Politique municipale — L'expédition du Nil — Nouveaux arrivés — Divers

Pour pallier à l'exode des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, l'évêque d'Ottawa, Mgr Thomas Duhamel, à la demande du Curé Labelle, donne son approbation à la fondation d'un groupe appelé "La Société de colonisation du lac Témiscamingue". L'oblat Gendreau est le président, P.H. Chabot, le vice-président et les directeurs sont Augustin Laperrière, F.R.E. Campeau, Alphonse Benoît, Chs. Desjardins, R.P. Poitras et J.L. Olivier, secrétaire-trésorier. Arthur Buies a parlé, avec force détails, de cette société et a mentionné, à ce propos, l'ingénieur civil Paul Dumais qui s'intéressait grandement à ce mouvement.



L'église St-Jean-Baptiste existait depuis 1872 et desservait un vaste territoire qui fut, plus tard, morcelé pour former une autre paroisse, St-François-d'Assise. En 1884, Mgr Duhamel confia celle que l'on appela au début St-Jean Baptiste des Chaudières, aux Dominicains qui construisirent, sans tarder, un couvent rue Empress, grand bâtiment dessiné par le prêtre-architecte de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, Georges Bouillon.



Voici que le Sénat installe l'électricité dans son enceinte. De plus, un contrat est passé entre la ville d'Ottawa et la "Royal Electric Light Co." pour l'éclairage à l'électricité des rues de la capitale. On

voit qu'elle adopte avec dextérité et une vitesse surprenante, les inventions qui révolutionneront la qualité de la vie ici.

D'ailleurs, dans le livre que le greffier de la ville, Wm. P. Lett, fait paraître sous le titre "The City of Ottawa", on voit que la ville, si isolée il y a trente ans, possède maintenant plusieurs lignes de chemin de fer qui la relient au monde extérieur. Pendant plusieurs années, la stagnation économique avait ralenti considérablement le développement de l'industrie et du commerce; mais, les scieries fonctionnent maintenant à plein rendement et les gens ne manquent pas d'ouvrage. Aux chutes de la Chaudière, les usines Bronson & Weston, Booth, Perley & Pattee et E.B. Eddy sont en pleine activité tandis qu'aux chutes Rideau, se trouve un moulin, propriété de James MacLaren.

Mais, la ville n'attire pas pour autant l'admiration de ceux qui doivent forcément y vivre, soit pour leurs affaires soit pour leurs électeurs. Ainsi, Wilfrid Laurier dit en 1884: "Je ne voudrais en aucune façon parler de la capitale en termes désobligeants mais il est difficile d'en dire quoi que ce soit de bon. Ottawa n'est pas une ville attrayante et ne semble pas destinée à le devenir non plus".



En cette année 1884, les échevins de langue française sont Messieurs Durocher, Laverdure et Desjardins. Le maire: l'épicier Bate.



L'expédition du Nil

On aurait tort de penser que le dur métier de batelier appartenait exclusivement aux années précédant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle¹. Une lecture fortuite et passionnante m'en a donné une preuve tangible.

Je recherchais la date du décès d'un de "mes" pionniers dans les journaux de 1884 lorsque, par hasard, je tombai sur la description du départ pour l'Égypte du groupe d'Ottawa, partie d'un contingent de Voyageurs canadiens. Je consultai d'autres documents sur le sujet pour savoir de quoi il s'agissait.

L'événement est peu connu, bien qu'un excellent livre intitulé "Canadians on the Nile 1882-1898" ait été écrit récemment par Roy MacLaren. Depuis cette lecture, j'ai découvert de nombreux détails sur l'expédition du Nil.

¹ "Bytown", page 43 et suivantes

La Grande-Bretagne, en guerre avec le Soudan, demanda au Canada d'envoyer une expédition pour sauver le général Gordon encerclé par l'ennemi à Khartoum. Macdonald très pro-britannique à ses heures mais qui craignait toujours d'impliquer le Canada dans les problèmes de l'Angleterre, refusa d'envoyer des troupes mais permit à la Grande-Bretagne de recruter des Canadiens dont elle paierait elle-même les frais. Il en résulta le départ, en 1884, de 400 Voyageurs canadiens pour l'Égypte.

Pourquoi des Canadiens, mais surtout, pourquoi des bateliers? Voilà la raison... Vers 1884, le Soudan, où le grand fleuve du Nil prend sa source, était dominé par un "prophète", le Mahdi, fanatique et populaire, dont les fidèles menaçaient Khartoum, capitale du Soudan, où le général anglais "Chinois" Gordon avait ses quartiers généraux. Après bien des hésitations, le Premier ministre Gladstone se laissa convaincre d'envoyer des troupes au haut du Nil jusqu'à Khartoum, pour délivrer Gordon, encerclé de toutes parts et en grand danger de perdre la vie avec une mince garnison de soldats anglais.

Cependant, pour s'y rendre, la route du désert était jugée impraticable pour l'armée. Serait-il possible, alors, pour de nombreuses et lourdes embarcations, de remonter le Nil, tumultueux et barré de six cataractes qui s'allongeaient souvent sur plusieurs milles? On étudia la question. Le général anglais Wolseley, chargé de cette tâche ingrate, avait été, en 1870, à même d'admirer, au Canada, la dextérité des rameurs canadiens guidant les soldats le long de rivières tortueuses et de lacs jusqu'à la Rivière Rouge où se trouvaient les Métis révoltés². Il avait la plus grande admiration pour l'habileté de ces hommes. Mais, les cataractes du Nil seraient-elles, pour ces Voyageurs de vingt ans passés, un défi plus important?

Malgré certaines objections du haut commandement militaire anglais qui voyait mal la supériorité de civils canadiens sur les soldats britanniques, le gouvernement de Sa Majesté décida, tout de même, d'engager plusieurs centaines de Voyageurs canadiens pour conduire la colonne anglaise à partir du Caire jusqu'aux sources du Nil. Plusieurs détachements furent formés au Canada, y compris "The Ottawa Contingent", et c'est celui qui m'intéresse le plus, il va sans dire.

Attirés par la solde assez généreuse pour l'époque, le désir de voir du pays et aussi de déployer le long du grand fleuve la dextérité d'un métier assez rarement exercé ailleurs que chez eux, environ 159 hommes d'Ottawa et des environs immédiats, s'embarquèrent, le 13 septembre 1884, sur le "Ocean King" pour Alexandria. À

² "Ottawa 1855-1876" pages 159 & 160

l'occasion du départ, le Gouverneur général Lansdowne leur fit des adieux "en très bon français" et se servit, dit la chronique, "de vrais gestes".

Le groupe entier, d'environ 386 hommes, comprenait des Anglais, du Manitoba surtout, des Iroquois de Caughnawaga et des Canadiens français, tous gens durs et solides, même les trois officiers, dont l'un était Telmon Aumond, fils de Joseph Aumond, surnommé, à Bytown, "le roi du bois". Telmon, né en 1847 mourut en 1940 et est enterré au cimetière d'Ottawa. Une de ses filles épousa le Dr Coyteux-Prévost.

Telmon Aumond, membre des Gardes à pied du Gouverneur général, travaillait au Ministère de la Marine et des pêcheries, qui lui accorda six mois de congé pour diriger le groupe canadien-français. Il était, dit MacLaren, taciturne et de moeurs assez rudes, mais il connaissait bien le métier de Voyageur, l'ayant appris à l'école de son père, dans les forêts du nord.

MacLaren fait de très nombreuses allusions au travail de Denison, un des officiers, mais mentionne assez peu les individus, les gens de la troupe. Je suis allée rechercher, aux Archives nationales, le nom de mes compatriotes qui firent partie de cette expédition. C'est sous "Nile expedition", "Canadian Voyageurs" et d'autres titres encore que l'on retrouve, dans l'édifice de la rue Wellington, les documents relatifs à cette affaire, documents renfermés dans quatre gros dossiers.

Pendant que l'employé, aimable et empressé, demande pour moi les dossiers nécessaires à ma recherche, je vais voir ce qui se passe au-delà des grandes fenêtres qui forment tout un côté de cette longue salle de références, au 3ième étage du bâtiment de la Bibliothèque nationale et des Archives. Ce dernier jour de janvier, la surface de la rivière des Outaouais apparaît presque complètement gelée. Cependant, d'où je suis, je peux apercevoir l'eau noire, quelquefois striée de mèches blanches, qui coule assez rapide dans les minces bandes d'eau entourant le site du fameux débarcadère Richmond, dont j'ai déjà abondamment décrit l'utilité et la fonction avant même la fondation de Bytown³. On se souvient que la vie des Blancs dans notre région commença à cet endroit. Les Indiens et les Voyageurs en avaient fait, bien avant, le point d'atterrissage de leurs canots pour un portage qui devait leur faire éviter les chutes Chaudière.

Je délaisse la contemplation de ce site, trop peu connu à mon avis, pour me plonger dans l'étude des dossiers sur l'expédition du Nil. Une abondante correspondance s'y trouve échangée entre le secrétaire du Gouverneur général et le commandant du

³ "Bytown", page 87 et suivantes

contingent, le colonel Kennedy qui mourra de la petite vérole à Londres, au retour de l'expédition. La correspondance se fait en anglais, bien entendu. Mais, dans les dossiers comme dans le livre de MacLaren, qui en cite des extraits en français, on trouve l'auteur d'un petit livre intitulé "Les Voyageurs Canadiens à l'Expédition du Sudan, ou, Quatre-vingt-dix Jours avec les Crocodiles". Il s'agit de Gaston P. Labat, sergent médical du Régiment de l'Artillerie canadienne. Ce jeune jomme accompagna le contingent dans son périple. Écrites en français, les lettres sont pleines d'humour et très amusantes à lire⁴.

Dans les dossiers, j'ai retrouvé les noms à consonnance française de ceux qui ont mentionné leur domicile comme étant la ville d'Ottawa ou les environs immédiats de la capitale. J'en donne la liste ci-après. Peut-être, certains de mes lecteurs y reconnaîtront-ils le nom d'un de leur ancêtre:

Séraphin Cousineau	Jos Larocque	Alfred Monette
? Bigeault	P. Foubert	Alex. Dumoulin
L. Pilon	Joe Turpin	R. A. Lambert
I. Albert	G. Delage	B. Proulx
M. Gagnier	Xavier Larivière	T. Léo
G. Turgeon*	G. Charbonneau	A. Clouthier
Jos Martin	A. Denault	E. Rathier
N. Chené	E. Rossignol	D. Lechaud
F. Larocque	J. Gravel*	A. Mathieu
A. Ayotte	L. Chatelain	P. Bélanger
N. Riopelle	E. Dupont	Thos. Bélanger
R. Berlinguette	Alex. Hubert	Théophile Julien
S. Rigault	Henry A. Goyette	
D. Léveillé	Alfred Tremblay	

G. Turgeon était peut-être Georges, fils du premier maire canadien-français de Bytown, Joseph-Balsura Turgeon. Georges sera plus tard avocat. Et, le Jean Gravel, mentionné sur la liste, est-il celui qui avait épousé, en 1874, Joséphine Robillard, fille de J.B. Robillard et d'Élizabeth Villeneuve? Questions qui restent sans réponse car, il va sans dire, peu de ces rudes Voyageurs tinrent "un journal de voyage".

Ces noms ont été pris d'une liste de ceux qui reçurent des médailles pour les services rendus. Il semble qu'une autre médaille, celle-là en bronze, appelée "Khedive's bronze star" ait été reçue par une vingtaine de Voyageurs seulement, peut-être des chefs de groupe mais je n'en suis pas sûre⁵.

⁴ Section Références, Bibliothèque municipale, rue Metcalfe.

⁵ Au cours d'une lecture, j'ai découvert qu'un Rodolphe Dupont, probablement de Hull, faisait partie de l'expédition du Nil. Je vois, sur la liste, un E. Dupont, peut-être une erreur de prénom. Ce Rodolphe Dupont était le frère d'Alexandre Dupont, acteur très connu pendant les premières décennies du 20ième siècle.

Une dizaine de ces braves périrent, quelques-uns dans des accidents de parcours, d'autres des suites de maladies. Solomon Rigault mourut, lui, de la petite vérole tandis que Léon Châtelain et un nommé Doyle de la paroisse Ste-Anne, se noyèrent.

Au retour de l'expédition, 80 Voyageurs passèrent par Londres où ils furent invités à aller voir la reine Victoria. Parmi ceux-là, je note des noms qui n'apparaissent pas sur la liste ci-dessus: Peter Bazile, Jos Denis et Jos Latour.

En Afrique, un chapelain catholique avait été délégué auprès des troupes. Il s'agissait de l'abbé Bouchard, appartenant à une mission dont les quartiers généraux étaient au Caire. Il connaissait bien Khartoum, y ayant passé deux ou trois ans.

Le capitaine Aumond rentra donc au pays sur le "Hanoverian" arrivant à Halifax avec 117 Voyageurs dont 37 d'Ottawa. Ceci se passait en février 1885. Le contingent entier comprenait 261 bateliers et J.T. Lambert d'Ottawa, chargé de payer les compensations aux familles des engagés et agent de liaison entre le commandement britannique et le groupe, se rendit à Halifax pour les accueillir.

Les hommes du contingent canadien remplirent donc pleinement et avec honneur la charge à eux confiée. Leur habileté et la dextérité de leurs rames furent vantées par leurs supérieurs bien que, comme on le sait, le général Gordon avait déjà été tué et sa tête brandie au bout d'un bâton lorsque Wolseley et ses hommes arrivèrent au haut du Nil. Les historiens imputent ce fatal retard à la lenteur du gouvernement britannique à prendre la décision d'envoyer l'armée délivrer le malheureux Gordon.

La remontée du Nil avait été dure mais l'armée entière fut transportée par les embarcations dont les Canadiens dirigeaient le tracé à travers des eaux tumultueuses, dangereuses et difficiles. Là ne furent pas les principaux sujets d'ennui pour nos gens. Il semblerait que de jeunes officiers britanniques s'étaient mis dans la tête de montrer leur métier aux bateliers et, par leur manque d'expérience, causaient ou avaient causé des accidents. Il fallut donc, finalement, que l'État-major anglais, alerté, décrète que "tout Voyageur canadien, en charge d'un bateau, est seul chef à bord et tous lui doivent obéissance". La presse britannique fut moins qu'élogieuse, tout spécialement le "Morning Post" de Londres qui parla de révolte et d'insubordination du groupe canadien envers les officiers anglais. Un journal d'Halifax emboîta le pas et s'attaqua, lui, au capitaine Aumond.

Gaston P. Labat, dont j'ai déjà parlé, fit paraître un long article dans "Le Canada" d'Ottawa, au début de février 1885. Il tenait à